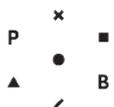


Le Mandat  
Nicolai Erdman / Patrick Pineau

REVUE DE PRESSE AU 17 JUIN 2024



CONTACT PRESSE

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont, Fiona Defolny et Flore Guiraud,  
assistées de Louise Dubreil et Thaïs Aymé

PLAN BEY

01 48 06 52 27 | [bienvenue@planbey.com](mailto:bienvenue@planbey.com)

# JOURNALISTES PRÉSENTS

en amont, au Théâtre des Célestins à Lyon

## Presse quotidienne

SIMON Nathalie - Le Figaro

## Presse hebdomadaire

LE TANNEUR Hugues - La Vie, Transfuge

PASCAUD Fabienne - Télérama

## Presse long délai

PIOLAT-SOLEYMAT Manuel - La Terrasse

SOURD Patrick - Les Inrockuptibles

## Presse internet

AVONDO Peter - L'Œil d'Olivier

FRANCK Sarah - Culture Tops

POBEL Nadja - Sceneweb

THIBAUDAT Jean-Pierre - Médiapart

au Théâtre-Sénart

## Presse internet

HOTTE Véronique - Hottello

JUZOT Louis - Hottello

à L'Azimut, Châtenay-Malabry

## Presse hebdomadaire

PEREZ Mathieu - Le Canard Enchaîné

au théâtre de la Tempête

## Presse quotidienne

CHEVILLEY Philippe - Les Échos

DA SILVA Marina - L'Humanité, Le Monde diplomatique

GAYOT Joëlle - Le Monde

GOUMARRE Laurent - Libération, France Inter

PÉAN Laurence - La Croix

SIRACH Marie-José - L'Humanité

## Presse hebdomadaire

BARLERIN Laetitia - Télé 7 jours, Ça m'intéresse

BOUCHEZ Emmanuelle - Télérama

CORCOS Pierre - Verso Hebdo

HÉLIOT Armelle - La Tribune du dimanche

RAHAL Sophie - Télérama

YOUSSI Yasmine - Télérama

### **Presse long délai**

HAN Jean-Pierre - Frictions, Les Lettres françaises

### **Presse internet**

ATINAULT Marie-Laure - Webthéâtre

AUBRY Charles-Édouard - Culture Tops

BOURSIER Sylvie - Théâtre du blog

CHENIEUX Annie - Au théâtre et ailleurs

DAVIDOVICI Mireille - Théâtre du blog

DE FAGES Thierry - Blog de Phaco

DENAILLES Corinne - Webthéâtre

DUVIGNAL Philippe - Théâtre du blog

LEKHAL Waheb - Culture First

LIEGEOIS Yonnel - Chantiers de culture

MAZLOUMAN Mahtab - Actualités de la scénographie

ROFE SARFATI David - Cult.news

ROUSSELET Micheline - SNES

SCHIDLOW Joshka - Allegro théâtre

SERVIN Micheline - Les Temps Modernes

TOUBIANA Dany - La Souriscène

### **Presse audiovisuelle**

BOURSELLIER Christophe - France Inter

GIBERT Marine - TSF Jazz

MALAMUT André - Radio Soleil

SELLES-FISCHER Evelyne - Fréquence protestante

### **Presse étrangère**

TOLU Maria-Pia - Sipario

## **ÉMISSION TV**

**FRÉQUENCE PROTESTANTE - Émission *Le manteau d'Arlequin* présentée par Evelyne Selles-Fischer**

Critique de la pièce

Diffusée le 22 avril 2024

<https://frequenceprotestante.com/events/22-04-24-manteau-darlequin/>

**QUOTIDIENS**

## « Le Mandat », une farce soviétique

— Patrick Pineau met en scène de façon truculente la pièce écrite en 1924 par Nicolaï Erdman.

— Un vaudeville burlesque et grinçant sur la Russie à l'aube du stalinisme, porté par une troupe formidable de vitalité.

### Le Mandat

Mis en scène par Patrick Pineau  
Au Théâtre de la Tempête,  
à Paris (1)

Après avoir monté *Le Suicidé* au Festival d'Avignon en juillet 2011, l'acteur et metteur en scène Patrick Pineau s'attaque avec la même fougue au *Mandat*, la première pièce de l'écrivain russe Nicolaï Erdman (1900-1970) – il n'écrira que ces deux-là –, qui connut un succès retentissant sous la direction du célèbre Meyerhold. L'intrigue de ce vaudeville à l'humour cinglant et subversif est pour le moins cocasse. Sept ans après la chute du tsar, deux familles de la petite bourgeoisie et de la petite noblesse de Moscou, les Goulatchkine et les Smétanitch, sont inquiètes de perdre leurs privilèges et leur statut social dans une société en pleine mutation. Unissant leurs forces, elles décident de marier leurs enfants, Varvara Goulatchkine et Valerian Smétanitch. À une condition : que Varvara apporte en dot un... communiste.

Il s'agit de se faire bien voir du pouvoir en place. Pavel, le frère de la future mariée, se dévoue, prend sa carte du parti, et cherche à tout prix à obtenir le fameux « mandat », un passe-droit délivré par le nouveau régime. S'appuyant sur la traduction enlevée d'André Markowicz, Patrick Pineau orchestre une troupe formidable de 14 acteurs – il faudrait tous les citer tant ils excellent



Dans un appartement étriqué, la mise en scène de Patrick Pineau ne laisse aucun répit. Simon Gosselin

**Des personnages s'apostrophent, se cachent qui dans une malle d'osier, qui sous un tapis... en proie à une paranoïa incontrôlable.**

par la justesse de leur jeu. La scène d'ouverture donne d'emblée le ton et le tournis. Dans un appartement étriqué et surchargé de tapis, bouquets de fleurs, cadres au mur, lit en alcôve, des personnages virevoltent, s'apostrophent, se cachent qui dans une malle d'osier, qui sous un tapis, qui derrière une porte... en proie à une paranoïa incontrôlable. Sous les ordres contradictoires de Nadejda Goulatchkine qui tente tant bien que mal de maintenir à flot une famille déboussolée, son

fil s'efforce de jouer le bon communiste, retournant les cadres du mur au gré des visiteurs qui passent : Marx d'un côté, *Une soirée à Copenhague* de l'autre ou une représentation du Christ. Surtout ne contrarier personne, ni les ecclésiastiques, ni les mandarins au pouvoir.

Les quiproquos s'enchaînent, on s'y perd parfois tant le rythme ne laisse aucun répit, les acteurs entrent, sortent, dansent et chantent, autant sur la scène que dans les gradins... cherchant à se sauver les uns les autres, les uns des autres. Au milieu de cette sarabande, le voisin des Goulatchkine, une casserole de vermicelles de lait sur la tête, trimbale sa colère d'un bout à l'autre de la pièce, éructant contre le fils Goulatchkine responsable de cette coiffe incongrue, voulant dénoncer tout ce beau monde à la milice, ne

s'adoucissant que devant Anastasia, une domestique bientôt prise pour une grande-duchesse...

Puis, le décor s'allège, se défait de tout artifice, les couleurs s'assombrissent : les personnages continuent leur danse affolée, mais comme perdus dans un espace sans repères à l'image d'une société dans laquelle ils ne trouvent pas leur place. Derrière les retournements de veste et de situation, la lâcheté et les petits compromis, pointent, chez eux, l'inquiétude, la peur de se faire arrêter, d'être mal vus. Et cette fragilité les rend touchants. « *S'ils ne veulent même plus nous arrêter, alors, comment vivre, maman, comment vivre.* »

**Laurence Péan**

(1) Jusqu'au 5 mai.

Rens. : 01.43.28.36.36 et la-tempete.fr

CRITIQUE

## Un « Mandat » pour rire et réfléchir

Patrick Pineau et sa troupe rendent tout son éclat à la satire grinçante de Nicolaï Erdman sur la Russie en ébullition des premières années de la Révolution. Un spectacle vif, hilarant et intelligent à découvrir d'urgence au Théâtre de la tempête (Paris).

Ajouter à mes articles

Commenter

Partager

Spectacles & Musique



Les nostalgiques du tsar acclament la fausse Grande-Duchesse Anastasia. (© Simon Gosselin)

Par **Philippe Chevillet**

Publié le 22 avr. 2024 à 16:30

Depuis sept ans, la Russie a fait sa révolution... Pas facile d'être dans les clous lorsqu'on est des petits-bourgeois comme les Goulatchkine ou carrément mouillés avec l'ancien régime comme les Smétanitch. Pour se couler dans le moule soviétique, les deux familles vont avoir une idée de génie : le fils Smétanicht va épouser la fille Goulatchine, dont le frère aura adhéré préalablement au Parti communiste. Pourvu d'un « Mandat », passe-droit institué par le nouveau régime, il pourra protéger et pistonner ses proches...

Tel est le point de départ de la grinçante satire de Nicolaï Erdman (1900-1970), mise en scène par Patrick Pineau à Paris, au Théâtre de la Tempête. Evidemment rien ne va se passer comme prévu. Entre un voisin soupe au lait qui met des bâtons dans les roues, la bonne embarquée dans une malle revêtue d'une robe de la tsarine et qui est prise pour la Grande-duchesse Anastasia, le vaudeville vire à l'absurde. Créée en 1925 par le metteur en scène Vsevolod Meyerhold, la pièce jugée trop subversive sera plus tard censurée par Staline, à l'instar du « Suicidé » (1928), l'autre chef-d'oeuvre d'Erdman.

Patrick Pineau avait justement monté « Le Suicidé » à Avignon en 2011. Quel plaisir de retrouver sa troupe à plein régime - une famille, une tribu qu'il anime avec sa complice Sylvie Orcier (créatrice de l'astucieux décor évolutif). Dans la distribution figure trois de leurs enfants et des compagnons de route qui jouent tous à l'unisson, porteurs d'une fougue et d'une jubilation communicatives. Jeu précis et juste, trouvailles de mise en scène : ce « Mandat » délivré à un train d'enfer s'avère tout à la fois hilarant et intelligent.

## Humour et tendresse

Poussé dans ses excès et ses possibles, la farce dépasse la simple critique du jeune pouvoir soviétique. A force d'éclats de rire, sont mis en relief à la fois les germes du totalitarisme, la névrose bureaucratique, la mesquinerie petite-bourgeoise et les délires réactionnaires nationalistes. Au final, c'est toute la société russe en voie de mithridatisation qui est épinglée, avec autant de férocité que de tendresse.



On est ébloui par l'abattage de Sylvie Orcier en veuve Goulatchine et d'Aline Le Berre (son amie Tamara) en gardienne de l'ancien monde. François Caron (Olympe Smétanitch) et Patrick Pineau (Zotik), l'oncle nostalgique du tsar, rivalisent de facon burlesque. Le duo formé par Lauren Pineau-Orcier (la cuisinière) et Virgil Leclaire (le locataire) est délicieusement clownesque. Il faudrait citer les quinze acteurs, tous remarquables. Ces ardents saltimbanques font du théâtre un feu de joie permanent et rendent au « Mandat » son éclat d'origine et son grand souffle de liberté.

### LE MANDAT

#### Théâtre

de Nicolai Erdman

A Paris, Théâtre de la Tempête

[www.la-tempete.fr](http://www.la-tempete.fr)

jusqu'au 5 mai. 2 h 15

Philippe Chevilley



*Le Mandat, repose sur un enchaînement de quiproquos, les uns plus absurdes que les autres. SIMON GOSSELIN*

# Feydeau au pays des soviets

**THÉÂTRE** Patrick Pineau met en scène avec brio la pièce de Nicolaï Erdman. Écrit en 1924, censuré en 1930, *le Mandat* est un vaudeville soviétique, une tragi-comédie féroce et salutaire.

**V**oilà sept ans que la révolution d'Octobre a ébranlé le monde. Chez les tenants de l'ancien régime, tsaristes convaincus ou reconvertis et autres petits-bourgeois, on cherche à sauver sa peau. Le mariage entre la fille Goulatchkine et le fils Smetanitch avec, pour dot, un communiste, ferait bien les affaires des uns et des autres. Comme aucun d'eux ne connaît de communiste dans son entourage, qu'on ne va pas « en prendre un dans

la rue, ça ne se fait pas », le fiston Goulatchkine est tout désigné pour devenir cet homme nouveau, ce communiste prêt à servir de dot à sa sœur.

## NE JAMAIS S'EN TENIR AUX ÉVIDENCES OU À LA BIENSÉANCE

Les préparatifs du mariage vont bon train, mais, de quiproquos en malentendus, de petits mensonges en vérité arrangée, rien ne se déroule comme prévu. Vrais et faux communistes, vraie robe impériale et fausse tsarine, tout ce petit monde se croise à vive allure, parlant, piaillant, piaffant à tout bout de champ. Les portes claquent, les entrées et sorties se font au pas de charge, on se cache sous les tapis, on accroche au mur des icônes du Christ qui, si

on les retourne, dévoilent un portrait de Karl Marx. Le temps est compté. Le fameux mandat est une sorte de sauf-conduit, une carte du parti qui n'en est pas une, un bout de papier. Lorsque Pavel Goulatchkine le brandit à la barbe du voisin (prolétaire) et au nez des Smetanitch (tsaristes), il claque le bec au premier et rassure les seconds. Mais rien ne va se dérouler comme prévu.

C'est tout l'art de Nicolaï Erdman de ne jamais s'en tenir aux évidences ou à la bienséance ; de se saisir de la moindre faille ou défaillance de ses personnages pour dérouler, sans temps mort ni accroc, la mécanique du rire. Nous sommes en 1924 et, dans la Russie post-tsariste et encore révolutionnaire, on peut rire de (presque) tout et même avec n'importe qui. C'est dans cet interstice de l'Histoire qu'Erdman va écrire ses deux seules pièces, *le Mandat* en 1924, à tout juste 24 ans, et *le Suicidé* en 1928. Deux pièces irrévérencieuses, infiniment drôles, qui se jouent de l'absurde de situation, se moquent allègrement de la bureaucratie qui commence à gangrener la révolution. Erdman n'en écrira pas d'autres. Rattrapées par la machine stalinienne à broyer les hommes et la liberté, ses pièces seront censurées à partir des années 1930. Celui qui faisait dire à ses personnages : « *Vous croyez en Dieu, jeune homme ? - À la maison oui, pas au travail* » (dans *le Mandat*) ou encore « *Camarades ! Je vous en supplie, au nom des millions de gens, accordez-nous le droit de chuchoter* » (dans *le Suicidé*) passera sous les fourches caudines du stalinisme mais mourra, en 1970, sans jamais avoir vu ses pièces rejouées.

#### UN TRAVAIL COLLECTIF OÙ S'ENTREMÈLENT COMPLICITÉ ET GÉNÉROSITÉ

En 2011, Patrick Pineau avait monté *le Suicidé* au Festival d'Avignon, à la Carrière de Boulbon. Aujourd'hui, c'est *le Mandat* qu'il met en scène. Avec, toujours, cette même furieuse énergie, cette joie de jouer sans cesse renouvelée. Sa mise en scène est montée sur ressorts, rien n'est laissé au hasard, entrées et sorties sont réglées au cordeau. Chaque réplique, chaque déplacement, chaque geste relance la machine, tout s'accélère. Entre la première partie, l'appartement étroit, légèrement décati des Goulatchkine, et la deuxième, qui se déroule dans celui des Smetanitch, grand, vide, sombre, l'histoire s'emballe. Il faut une

**La mise en scène est montée sur ressorts, rien n'est laissé au hasard, entrées et sorties sont réglées au cordeau.**

grande maîtrise, connaissance et compréhension du théâtre d'Erdman pour ne pas se laisser dominer par cette mécanique et préserver l'esprit farcesque et clownesque de la pièce. C'est comme si *le Mandat* avait été taillé sur mesure pour Pineau.

Avec Sylvie Orcier, qui joue et signe la scénographie, on retrouve des acteurs compagnons de longue date et on découvre de nouveaux venus. Chacun est en place, dans la place, à sa place. Il y a là, dans ce théâtre de saltimbanques, un esprit de troupe comme on en voit peu, un travail collectif où s'entremêlent complicité et générosité. On rit, on s'amuse et si, chez Erdman, l'humour est l'ultime politesse du désespoir, chez Pineau, il est d'une vitalité contagieuse, humanité oblige. *Le Mandat*, qui repose sur cet enchaînement de quiproquos, les uns plus absurdes que les autres, qui alimentent la peur de se faire arrêter, se conclut par cette réplique du fils Goulatchkine : « *Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre ?* » ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Créé au Théâtre des Célestins, le spectacle se joue depuis le 18 avril et jusqu'au 5 mai au Théâtre de la Tempête à la Cartoucherie, Paris 12<sup>e</sup>. Réservation : 01 43 28 36 36.

# Critique : au Théâtre des Célestins à Lyon, un drôle de *Mandat*

Par **Nathalie Simon**

Publié il y a 2 heures, mis à jour il y a 1 heure



*Le Mandat*, au théâtre des Célestins à Lyon. Simon Gosselin

**CRITIQUE - Patrick Pineau s'empare avec enthousiasme de la farce burlesque de Nicolaï Erdman. La pièce est portée par une troupe remarquable.**

*Envoyée spéciale à Lyon*

**À découvrir**

→ SERVICE : Réservez vos places de théâtre sur Le Figaro Billetterie

En 1924, sept ans après la révolution, dans un appartement communautaire. Une table en formica bleue, des natures mortes, des icônes russes, des bouquets de fleurs artificielles, un lit derrière un rideau et un piano qui ne servira qu'une fois. Ruinée, Nadejda Petrovna Goulatchkine (Sylvie Orcier) veut marier sa fille Varvara (Nadine Moret) à Valerian Stepanovitch, un jeune bourgeois (Arthur Orcier) dont le père (François Caron) était autrefois un riche propriétaire. Mais ce dernier tient à « *assurer ses arrières* » et exige pour dot un... communiste. La mère demande alors à son fils Pavel (Ahmed Hammadi-Chassin) d'entrer au Parti. Le rejeton se met en quête de parents prolétaires pour prouver qu'il y est depuis longtemps et d'un mandat. Ses plans vont être bouleversés.

Dérangé pendant qu'il cuisinait des vermicelles au lait, le voisin et locataire des Goultachkine (Virgil Leclair, moustache et lunettes sévères) menace de prévenir la milice pour « violation de la paix sociale ». Un vent de panique balaie la salle à manger familiale. D'autant plus qu'une amie de Nadejda (Aline Le Berre) lui apporte une malle en osier censée contenir la robe de l'impératrice Alexandra. « *Tout ce qui reste de la Russie en Russie* », résume-t-elle.

**À lire aussi** | [Au théâtre des Célestins de Lyon, un discours contre la réforme des retraites chaque soir et quelques huées virales](#)

Présentée au Théâtre des Célestins, à Lyon, *Le Mandat* est la première pièce écrite par Nicolaï Erdman (1900-1970). Il n'a alors que 23 ans et fait preuve d'une étonnante clairvoyance sur la politique stalinienne. Interdite par les autorités soviétiques en 1930, la pièce n'a été publiée qu'en 1987 et en russe. Et, en 1933, l'auteur moscovite sera exilé en Sibérie. Grand admirateur de Tchekhov, de Gogol et amateur de vaudeville, Nicolaï Erdman signe une farce formidablement burlesque et absurde. Brillant, il déroule un tapis dans lequel les personnages se prennent les pieds. « *Qu'est-ce que c'est que cette vie ?* », se lamente la mère dévote, mais nostalgique de la Russie tsariste et disposée à faire des concessions pour retrouver son rang et, surtout, être en sécurité. « *Comment vivre ici pour les honnêtes gens ?* », interroge-t-elle. « *Louvoyez !* », rétorque Pavel, qui se prend de plus en plus pour un communiste.

## Détestables et pathétiques

Terrorisé, chacun louvoie donc et en prend pour son grade. L'objectif est d'améliorer sa condition et d'être bien vu du régime. Nastia, la bonne à tout faire (Lauren Pineau-Orcier), se retrouve altesse. Fort d'un papier administratif, Pavel se métamorphose en dictateur, et les fiancés deviennent les jouets de péripéties rocambolesques qui leur échappent. Rebelles ou soumis, les protagonistes sont drôles et tristes, détestables et pathétiques. Toujours dépendants du système. « *Ils ne viennent même pas nous arrêter* », regrettent-ils à la fin. L'auteur fustige les travers de petites gens dont la médiocrité le dispute à la lâcheté. Ils mentent éhontément, complotent sans scrupule et dénoncent sans état d'âme. Pourtant, si Nicolaï Erdman n'est pas tendre avec eux, il ne leur jette pas la pierre. En empathie, il les sauve à sa façon. Sur le plateau, ça cavale, court, danse et dégringole, entre et sort. La mise en scène échevelée de Patrick Pineau retombe parfois comme un soufflé, mais on suit les protagonistes jusqu'au bout. Les treize comédiens sont tous impeccables.

## — Il pêche par quelques longueurs tout au long de ces deux heures et quart

La pièce a été créée triomphalement en 1925 à Moscou par Vsevolod Meyerhold. Retirée de l'affiche, elle sera remontée après la mort de Staline. On raconte que le public riait plus de trois cents fois pendant les représentations, parfois sans s'interrompre. Il y aurait même eu deux morts de rire. Ce n'est pas le cas avec la version de Patrick Pineau. Le comédien et metteur en scène, qui avait déjà monté *Le Suicidé*, la deuxième et dernière pièce de Nicolaï Erdman, connaît pourtant son humour grinçant. Certes, il s'approprie ce texte dans la traduction d'André Markowicz avec un enthousiasme de bon aloi et une énergie impressionnante, et utilise tous les ressorts comiques. Mais il pêche par quelques longueurs tout au long de ces deux heures et quart. On passe toutefois un très bon moment.

*Le Mandat*, au Théâtre des Célestins, à Lyon (69), jusqu'au 16 mars. Tél. : 04 72 77 40 00. Puis en tournée, du 26 au 29 mars au Théâtre-Sénart, Scène nationale, à Lieusaint (77), les 2 et 3 avril à L'Azimut, à Antony-Châtenay-Malabry (92), etc.

**HEBDOMADAIRES**

### **Le Mandat**

De Nicolaï Erdman, mise en scène de Patrick Pineau. Durée : 2h15.

Jusqu'au 5 mai, 20h (du mar. au sam.), 16h (dim.), Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12<sup>e</sup>, 01 43 28 36 36. (10-24€).

**\*\*\*** On est d'abord suffoqué par l'insolence de cette tragi-comédie qui triompha à Moscou en 1925, avant d'être interdite en 1930 : communistes et anti-communistes, aussi sordides et lamentables les uns que les autres, y sont moqués avec pareille radicalité. Le metteur en scène Patrick Pineau connaît bien l'œuvre extravagante de Nicolaï Erdman et s'y attaque avec une effronterie joyeuse. L'intrigue s'y prête, proche de l'absurde de Nicolas Gogol (1809-1852). À Moscou, sept ans après la révolution, deux familles bourgeoises et décidées à le rester trouvent une solution : marier leurs rejetons, si la demoiselle apporte en dot un communiste qui sécurisera leurs existences ! Les coups de théâtre kafkaïens et burlesques s'enchaînent chez ces antirévolutionnaires paumés. Dans des décors qui virent au vide métaphysique, voilà démontés en une farce jubilante les nombreux mécanismes des dictatures. — **F.P.**

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Suffoqué. On est d'abord suffoqué par l'insolence assassine de cette tragi-comédie politique qui triompha à Moscou en 1925, dans une mise en scène de l'iconoclaste Vsevolod Meyerhold (1874-1940). Communistes et anti-communistes, aussi stupides, sordides et lamentables les uns que les autres, y sont moqués avec la même radicalité. Jusqu'alors auteur de sketches, intermèdes et parodies, Nicolaï Erdman (1900-1970) a 24 ans quand il écrit ce *Mandat*. La pièce sera quand même censurée avec l'arrivée progressive de Staline au pouvoir, interdite en 1930, pour n'être publiée (dans une version tronquée !) qu'en 1990. Quant à la seconde farce d'Erdman, *Le Suicidé*, aussi grotesque et grinçante sur l'état de la société russe, elle est également suspendue en 1930, en pleine répétition. Arrêté en 1933, condamné à l'exil jusqu'en 1949 où il peut enfin rentrer à Moscou, Erdman renoncera à écrire pour le théâtre, choisira de rester dans l'ombre, se consacra au cinéma. Il ne sortira de sa réserve que pour soutenir dès les années 1960 le metteur en scène Iouri Lioubimov et son Théâtre de la Taganka.

Patrick Pineau connaît bien l'œuvre extravagante de celui qui clamait : « *Un théâtre sans scandale n'est pas un théâtre.* » Le comédien a déjà monté *Le Suicidé* en 2011 au Festival d'Avignon. Il s'attaque au *Mandat* avec la même truculence. Et en famille. Au milieu d'une alerte distribution, l'excentrique Sylvie Orcier, son épouse, est une mère toute-puissante ; la délicieuse et gouailleuse Lauren Pineau-Orcier, sa fille, une cuisinière affranchie ; Elliot Pineau-Orcier, son fils, un vieil enfant malin ; Arthur Orcier, son beau-fils, un veule prétendant à d'opportunistes épousailles. Est-ce la com-

T T T

**Le Mandat**

Farce

**Nicolaï Erdman**

| 2h15 | Traduction

André Markowicz,

mise en scène

Patrick Pineau.

Du 18 avril au 5 mai,

Théâtre de la

Tempête, Paris 12<sup>e</sup>,

tél. : 01 43 28 36 36.

plicité familiale qui donne au spectacle cette effronterie joyeuse digne d'un théâtre de tréteaux ? L'intrigue s'y prête, au burlesque proche de l'absurde, dans la grande tradition de Nicolas Gogol (1809-1852) et de son *Revizor*. À Moscou, sept ans après la révolution et la chute du tsar, deux familles bourgeoises et décidées à le rester, les Goulatchkine et les Smétanitch, croient avoir trouvé une solution au laminant bolchevisme ambiant. Non seulement marier leurs rejetons pour survivre entre eux, mais à la condition (imposée par les Smétanitch) que la demoiselle Goulatchkine apporte en dot un... communiste ! Pour garantir la sécurité de leurs existences communes. Le frère de Varvara se dévoue : il cherche à n'importe quel prix un « mandat » qui prouve son appartenance au Parti.

Impossible de raconter les coups de théâtre kafkaïens et irrésistibles de drôlerie, qui augmentent la terreur du communisme (d'autant plus effrayant que ses aficionados sont peu présents en scène) chez ces deux familles médiocres et paumées, incapables de comprendre la marche du monde tout autour. Non que Nicolaï Erdman défende le bolchevisme. Dans *Le Mandat*, il a transformé les personnages en insectes affolés de ne trouver nulle part leur place. Alors ils courent, se sauvent à un rythme frénétique. Comme le murmure l'un d'entre eux : « *Ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire.* » André Markowicz a traduit avec un humour rosse un texte que Meyerhold modifiera beaucoup avec l'auteur en cours de répétitions. Tel quel, monté en farce dérisoire et terrifiante par Patrick Pineau, dans des décors petits-bourgeois qui virent bientôt à un vide métaphysique tout beckettien, le spectacle démonte dans l'hystérie les mécanismes des dictatures : faire des hommes des cervelés apeurés, les condamner à l'imposture et au mensonge. Heureusement qu'on rit beaucoup. Pour ne pas sangloter ●



**Le Mandat** démonte les mécanismes des dictatures avec effronterie et truculence.

**THÉÂTRE**  
**LE MANDAT**

👉👉👉👉 Coiffé d'une casserole dégoulinante de vermicelle, l'homme surgit furibond dans le salon des Smetanitch. En plantant un clou dans la cloison, Pavel Sergueïevitch Smetanitch a sans le savoir fait tomber le récipient plein de vermicelle au lait sur la tête de leur voisin ; lequel menace à présent de dénoncer toute la famille aux bolcheviques. Ce détail révélateur de la promiscuité dans laquelle survit la petite bourgeoisie russe des années 1920 donne une idée de l'atmosphère agitée du *Mandat*, pièce de Nicolai Erdman génialement mise en scène par Patrick Pineau. Tout est fou dans ce spectacle. Pour que sa sœur épouse un certain Goulatchkine, Pavel Sergueïevitch doit d'abord entrer au parti communiste et obtenir ainsi le mandat censé assurer la sécurité de leurs deux familles. Alors que madame Smetanitch mère écoute en cachette des chants liturgiques sur un phonographe, une amie lui confie une malle contenant « *tout ce qui reste de russe en Russie* » – en l'occurrence la robe de mariée de la tsarine. Qu'il s'agisse ou non du vêtement authentique, cette relique douteuse produit rapidement des effets en chaîne d'une drôlerie dévastatrice. Dans une société où, sept ans après la mort de Nicolas II, la révolution a chamboulé les esprits, rien ne tient plus en place comme le démontre

cette sarabande à mourir de rire, pleine de faux-semblants, interprétée par des acteurs formidables. ● H.L.T.

Du 18 avril au 5 mai au théâtre de la Tempête, Cartoucherie, Paris (XII<sup>e</sup>), [la-tempete.fr](http://la-tempete.fr)



La survie de la petite bourgeoisie russe dans les années 1920.

## Théâtre : les spectacles les plus attendus en 2024

Joël Pommerat, Adama Diop, Christine Angot, des adaptations de Pénélope Bagieu et de Constance Debré... Notre sélection de pièces et spectacles pour cette année à Paris, Nanterre et Bobigny, en attendant les tournées en région.

Par Emmanuelle Bouchez, Fabienne Pascaud, Kilian Orain

Réservé aux abonnés

Publié le 11 janvier 2024 à 06h30

### “Le Mandat”, au Théâtre de la Tempête

Après avoir monté, voilà douze ans, *Le Suicidé*, de Nicolai Erdman, Patrick Pineau se consacre à la première des deux pièces du dramaturge russe : « *un vaudeville soviétique* », comme le présente l'artiste. Près de cent après, une ribambelle de comédiens – treize ! – feront vivre cette satire du pouvoir russe qui avait triomphé en son temps. — **K.O.**

De Nicolai Erdman, mise en scène Patrick Pineau, du 18 avril au 5 mai, Théâtre de la Tempête, Paris 12<sup>e</sup>.

**LONGS DÉLAIS**

## SCÈNE CRITIQUE



### Course à l'échalote

Des héros frénétiques poursuivent des chimères dans l'univers aussi chaotique que désopilant mis en scène par **Patrick Pineau** dans *Le Mandat* de **Nicolaï Erdman**.

PAR HUGUES LE TANNEUR

Une casserole dégoulinante de vermicelles au lait sur la tête, l'homme surgit furibard dans le salon des Goulatchkine. C'est leur voisin. En plantant un clou dans la cloison pour y accrocher un tableau, Pavel Goulatchkine a déséquilibré le récipient posé sur une étagère de l'autre côté coiffant ainsi sans le vouloir le crâne de l'énervé, lequel menace à présent de dénoncer toute la famille aux autorités bolchéviques. Cette soudaine et cocasse accélération dans un spectacle par ailleurs passablement agité donne une bonne idée de l'atmosphère aussi dingue que survoltée du *Mandat*, pièce de Nicolaï Erdman, dont Patrick Pineau signe une mise en scène très enlevée présentée début mars au théâtre Les Célestins à Lyon.

Ce dont rend compte l'auteur dans ce texte écrit sept ans après la révolution d'Octobre 1917, c'est de la réalité d'une société déboussolée où, entre promiscuité et délation, chacun s'efforce tant bien que mal de survivre au jour le jour. Les solutions envisagées pour sortir du pétrin ont de quoi déconcerter. Ainsi il est question d'un mariage entre Varvara, la sœur de Pavel, et le jeune Valerian Smétanitch. Mais l'union ne peut s'accomplir qu'à la condition, imposée par Olympe Smétanitch, le père du fiancé, que la famille Goulatchkine apporte en dot... un communiste. Pas de mariage donc, à moins que Pavel obtienne une carte du parti – le fameux « mandat », précieux sésame apte à assurer la sécurité des deux familles.

Alors qu'il a filé en quête du document, Nadejda Petrovna, sa mère, écoute en douce des chants liturgiques sur un phonographe. Survient une amie, venue lui confier une énorme malle en

osier fermée par un cadenas. Dedans, explique-t-elle sous le sceau du secret, se trouve « tout ce qui reste de russe en Russie ». En l'occurrence une robe comme le constatent Pavel et Varvara après avoir forcé la serrure. Mais pas n'importe quelle robe puisque c'est l'habit de mariage de la tsarine décédée. Cette relique douteuse produit des réactions en chaîne sitôt que le frère et la sœur en ont revêtu Nastia, la cuisinière employée par la famille.

Relevant à la fois de la farce et de la satire, la pièce torpille à tout va mettant en scène avec une joie sauvage les errements d'une population écartelée entre la nostalgie de l'ancien régime dont le souvenir est encore vif et un présent indéchiffrable. Car Nastia d'abord obligée de se dissimuler sous la robe ne tarde pas à passer aux yeux d'une bande de crédules pour la Tsarine en personne laissant présager le retour de l'empereur. La collision entre des personnages prêts à croire tout et n'importe quoi et une accumulation de faux-semblants doublée d'une capacité à afficher des opinions variables selon les circonstances est évidemment du pain béni pour les acteurs qui s'en donnent à cœur joie dans ce spectacle mené à vive allure et en même temps admirablement tenu.

Rétrospectivement on se demande comment une telle œuvre a pu échapper à la censure lors de sa création par Vsévolod Meyerhold en 1924. La légende dit que le succès fut tel, que deux spectateurs sont littéralement morts de rire au cours d'une représentation. Nicolaï Erdman n'écrira qu'une seule autre pièce, *Le Suicidé*, brillamment mise en scène il y a quelques années par Patrick Pineau qui retrouve ici l'univers de l'auteur en connaisseur. Les deux pièces ne seront publiées qu'après l'effondrement de l'URSS. Confirmant la lucidité exprimée par un personnage d'Erdman remarquant comment dans la Russie de Staline « ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire ».

**LE MANDAT**  
de Nicolaï Erdman, mise  
en scène Patrick Pineau,  
au théâtre de la Tempête,  
Paris, jusqu'au 5 mai

## LE MANDAT

par Patrick Pineau

Le metteur en scène a la belle idée de monter la première pièce de Nicolaï Erdman, grand succès comique du théâtre russe d'après la Révolution, un texte à l'ironie irrésistible.

Rien n'a émoussé le tranchant de ce vaudeville soviétique écrit par Nicolaï Erdman sept années seulement après la chute du tsar. Effet de sidération garanti, *Le Mandat* s'apparente à un constat d'accident écrit après un crash test sociétal... Soit l'implosion de ce que l'on nomme l'âme slave à la suite du choc frontal entre la calèche de la Russie éternelle et la locomotive de la révolution d'Octobre.

Comme le raconte son traducteur André Markowicz, la pièce mise en scène en 1925 par Meyerhold à Moscou fut immédiatement un triomphe se donnant à guichets fermés. La pièce finit par être interdite en 1930 après quelque 350 représentations, tandis que son auteur est définitivement écarté des plateaux par Staline en 1938.

À l'ouverture, un accrochage de toiles dans un appartement communautaire où l'on découvre que les tableaux sont peints des deux côtés pour permettre de passer en un clin d'œil d'une nature morte à un portrait de Karl Marx en fonction du penchant des invité-es. La propriété privée venant d'être interdite, l'ambiance est à la paranoïa et Patrick Pineau s'amuse à pasticher les gags d'un théâtre de boulevard à l'ancienne. Ici, les bourgeois ne sont plus rien, seul-es les prolétaires ont de l'avenir... L'idéal de réussite est de conclure un mariage arrangé pour récupérer un membre du parti dans sa famille.

Là où le metteur en scène nous réjouit sans limites, c'est quand il se décide à abandonner un look et un décor encombrant dignes du film *Le Père Noël*

*est une ordure*, en se contentant d'une scénographie de volutes de fumée pour fabriquer au loin la fantasmagorie d'un ciel de tempête. Une manière très symbolique de coller à la folie d'une histoire aux allures de trou noir qui ne trouve sa vérité qu'en assumant de n'avoir ni queue ni tête.

Il n'y a plus rien à expliquer quand la cuisinière est prise pour la grande impératrice et que le fils de la maison prétend être un membre du parti détenant un de ces fameux mandats qui vaut passe-droit. Les hasards de l'agenda politique du XXI<sup>e</sup> siècle ont fait coïncider la création de la pièce d'Erdman aux Célestins à Lyon avec la présidentielle en Russie où Vladimir Poutine instrumentalisait l'élection pour obtenir la légitimité d'un nouveau mandat. Rire du chaos mental de la farce du *Mandat* était alors un bon remède pour ne pas pleurer de la triste démonstration que la démocratie demeure au point mort aujourd'hui en Russie. **♥ Patrick Sourd**

*Le Mandat* de Nicolaï Erdman, mise en scène Patrick Pineau, avec François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre... Au Théâtre de la Tempête, Paris, du 18 avril au 5 mai.



Simon Grosselin

# UN TRÈS PRÉCIEUX MANDAT

Jean-Pierre Han

26 avril 2024

in CRITIQUES

***Le Mandat* de Nikolaï Erdman, traduction d'André Markowicz. Mise en scène de Patrick Pineau. Théâtre de la Tempête, jusqu'au 5 mai, à 20 heures. Tél. : 01 43 28 36 36.**

C'est un ouragan qui emporte tout sur son passage : il s'agit du *Mandat* de Nikolaï Erdman, tout juste né avec le XXe siècle et qui commit cette pièce, sa première et avant-dernière de toute sa production théâtrale, mise en scène avec un incroyable succès par Meyerhold, lui-même, au point d'être jouée 350 fois dans le théâtre du maître (le TIM), et avant d'être à nouveau représentée dans de nombreuses villes du pays, et même à l'étranger. Il fallut attendre 1930, pouvoir stalinien désormais bien en place, pour que la pièce soit retirée de l'affiche du TIM. Il faudra aussi attendre la mort de Staline, et les suites du XXe Congrès du parti communiste pour qu'elle puisse être remontée...

Un véritable ouragan donc. Des employés du théâtre firent le décompte du rire des spectateurs durant le spectacle : moyenne de 336 fois, soit 92 fois par heure ! Une comédienne raconte même que le rire de la salle se transformait parfois en gémissements de douleur... C'est sans doute pour rivaliser avec ces statistiques que Patrick Pineau qui connaît bien Nikolaï Erdman (il a déjà mis en scène la seconde pièce de l'auteur, *Le Suicidé*, au festival d'Avignon), s'est évertué à mener son travail à un train d'enfer, quasiment sans respiration aucune, ce qui en marque d'ailleurs sans doute sa limite. En tout cas, le cœur y est !

C'est aussi que l'auteur s'y connaissait bien en matière de vaudeville très prisé à l'époque dans le pays, et s'il n'a effectivement écrit que deux pièces avant de se tourner vers l'écriture de scénarios, il n'avait pas dédaigné de se faire la main avant *Le Mandat* avec « quelques petits sketches, des paroles de chansons, des parodies sur des thèmes d'actualité, etc. » comme le précise le premier traducteur de la pièce, Jean-Philippe Jaccard. Bien sûr *Le Mandat* outrepassa largement le qualificatif de vaudeville, c'est, pour reprendre l'expression de la grande spécialiste Béatrice Picon-Vallin, « une pièce politique sérieuse, bâtie sur une intrigue complexe et désopilante ». Pour en démêler les fils, Didier Pineau s'est servi de la traduction d'André Markowitz qui n'a pas manqué de faire des ajouts, tout comme, paraît-il, le metteur en scène lui-même, ce qui ne s'avère pas forcément une bonne idée, la pièce étant déjà en elle-même plutôt complexe, et ce qui la rallonge quelque peu.

Dans la lignée de Gogol, Nikolaï Erdman développe donc son intrigue, ou plutôt ses intrigues, mêlant et dé mêlant à loisir tous ses fils. Véritable pelote vaudevillesque donc, mais pas que, et c'est bien le deuxième versant qui en fait toute sa valeur. Comme si le vers critique (politique) était venu se lover dans le fruit du vaudeville. D'ailleurs, point d'ambiguïté, nous sommes sans doute à Moscou dans des temps de trouble latence – Lénine est mort début 1924 et Staline va très vite prendre le pouvoir –, dans la pièce principale d'un appartement communautaire principalement occupé par un trio petit-bourgeois (déclassé), la mère, le fils Pavel et la fille, les Gouliatchkine. Au présent de l'époque, donc sans aucune transposition temporelle. La personnalité des protagonistes apparaît sans ambiguïté : baignant dans la médiocrité elle est égale à zéro. Personnalité ? Elle est variable selon l'air et les rencontres du moment. À l'image des tableaux que Pavel en début de spectacle accroche au mur, avec côté pile le portrait de Karl Marx, côté face une illustration de « Je crois en Toi, Seigneur, je crois » en balance avec un très neutre « Copenhague le soir », à bien mettre en valeur selon les visiteurs car il faut toujours adopter le point de vue des autres. Tout va se jouer avec la demande en mariage de la fille de la maison par un certain monsieur Smetanich dont la seule exigence de dot du père est d'avoir... un communiste dans sa parentèle, afin d'assurer ses arrières ! À cela viennent s'intriquer d'autres intrigues, comme par exemple celle concernant la relation sulfureuse entre Pavel et son voisin Chironkine dont le but est de dénoncer son co-locataire aux autorités communistes, ou encore celle de la cuisinière des Goulachkine, Nastia, soudainement prise pour une princesse impériale, fille du tsar Nicolas II, après avoir enfilé une robe trouvée dans une très précieuse malle (celle des bons vaudevilles ?). Car dans ce monde-là, on a bien évidemment la nostalgie de l'ancien monde. Tout cela dans un tourbillon d'intrigues dans une chasse sans fin à « des parents issus de la classe ouvrière », ou aux fausses déclarations affirmant (Pavel) que l'on est inscrit au parti communiste. Au voisin récalcitrant, plat de nouille sur la tête, Pavel, pour lui ôter toute velléité de plainte lui balance : « *Silence !* Je suis du Parti ! »... ce qui, bien sûr, est un mensonge. Une petite foule s'agite, criaille sur le plateau, interprétée par quatorze interprètes menés par Ahmed Hammad Chassin, formidable dans le rôle de Pavel qui donc s'est autoproclamé membre du parti communiste grâce à un faux mandat, et Sylvie Orcier, la mère, que l'on est tout heureux de retrouver dans ce registre de jeu... tous au meilleur de leurs formes pour nous mettre k.o.

On ne manquera pas, pour finir, avec ce mélange détonant de vaudeville et de politique, d'avoir une pensée pour Dario Fo qui, un demi siècle plus tard, se fera un plaisir de suivre le même chemin avec presque un égal succès.

## Critique

# Le Mandat

LA COMÈTE À CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE / THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE / TEXTE NICOLAÏ ERDMAN / MISE EN SCÈNE PATRICK PINEAU

Après *Le Suicidé*, Patrick Pineau revient au burlesque social de Nicolaï Erdman avec *Le Mandat*. Le metteur en scène et comédien crée un tourbillon de vitalité et de rire, portant haut la générosité du théâtre de troupe auquel il travaille, depuis plus de 30 ans, au sein de la Compagnie Pipo.

C'est un théâtre à hauteur d'êtres humains, à hauteur des personnages naïfs et remuants qu'il investit. Un théâtre qui se partage, qui place haut l'exigence du rire et la justesse du sens. Artisanal, sans doute. Efficace, assurément. Inventif, bien entendu. On se souvient des accents forains du *Suicidé*, spectacle créé par Patrick Pineau en 2011, dans le cadre du Festival d'Avignon. Aujourd'hui, avec tout autant de réussite, il s'empare de la seconde

pièce de Nicolaï Erdman (censuré par la dictature soviétique, l'auteur russe n'en a écrit que deux). Le metteur en scène et comédien s'entoure, pour l'occasion, d'une troupe de quatorze interprètes aux talents vifs et multiples. *Le Mandat* nous plonge dans l'URSS des années 1920. Après la chute des Romanov, deux familles doivent faire face au cataclysme que représente pour elles la mutation de la société russe. Les Smétanitch, qui ont



© Simon Gosselin

sauvé leur fortune, vivent dans la nostalgie du régime tsariste. Les Goulatchkine, qui ont presque tout perdu, tentent vaillamment de se conformer à l'ordre post-révolutionnaire. Voulant unir leurs forces pour assurer leur survie sociale, le père Smétanitch accepte de marier son fils à la fille Goulatchkine, croyant que le frère de celle-ci est membre du parti communiste.

### Les désordres et les petites choses de l'humain

Une cavalcade de quiproquos, de débordements, d'écarts, de déboires font suite à cette entente mise à mal par l'irruption d'une cuisinière déguisée en impératrice. C'est alors toute la corporalité, mais aussi toute la précision du théâtre de Patrick Pineau et de sa complice Sylvie Orcier qui se déploie (la cofondatrice de la Compagnie Pipo interprète

la mère Goulatchkine et signe la scénographie du spectacle). Passant de l'exiguïté surchargée, bariolée, d'un appartement communautaire à l'espace vaste d'une réalité ayant perdu ses repères, les folles aventures du *Mandat* trouvent ici une existence pleine et entière. Sans regarder les personnages de haut, sans s'égarer un instant du côté de la caricature ou du cabotinage, la mise en scène de Patrick Pineau fait résonner la pièce de Nicolaï Erdman de manière profonde. Fil rouge de la représentation, la force burlesque des situations s'exprime sans épuiser la sincérité des femmes et des hommes qui leur donnent vie. Toutes et tous s'agitent, courent, trébuchent, se démènent, nous confrontent aux maladrotes d'une humanité qui, sans s'en apercevoir, nous empoigne.

**Manuel Piolat Soleymat**

**La Comète**, 5 rue des Fripiers, 51000 Châlons-en-Champagne. Les 9 et 10 avril à 20h30. Tél: 03 26 69 50 99. **Théâtre de La Tempête**, Cartoucherie, Route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris. Du 18 avril au 5 mai, du mardi au samedi à 20h, dimanche à 16h. Tél: 01 43 28 36 36. Durée: 2h15. Spectacle vu aux Célestins - Théâtre de Lyon.

à partir du  
**6**  
Mars

## LE MANDAT

Célestins – Lyon  
La Tempête - Cartoucherie de Vincennes  
Tournée

# Patrick Pineau

## Passeport pour la liberté

Patrick Pineau monte *Le Mandat*, première pièce de Nikolaï Erdman (1900-1970). L'auteur russe y décrit une société terrifiée par le régime marxiste. Dans une ambiance vaudevillesque et absurde, une commerçante ruinée arrange le mariage de sa fille avec un aristocrate contre une dot inattendue mais qui les met tous à l'abri du pouvoir : son fils communiste.

Théâtral magazine : Nikolaï Erdman a écrit deux pièces, *Le Suicidé* et *Le Mandat*. Vous avez monté *Le Suicidé* en 2011 et aujourd'hui *Le Mandat*. Qu'ont-elles en commun ?

Patrick Pineau : Ce sont des pièces très politiques, mais construites comme des vaudevilles. Nikolaï Erdman était fou de vaudeville et de Labiche. Et pour raconter ce que traverse son pays au moment où il l'écrit, en 1924, il ajoute une touche d'absurdité. **Dès la première scène du Mandat, on sait dans quel Etat on est : quand quelqu'un sonne, on vérifie qui est derrière la porte et on aménage son intérieur en conséquence,** c'est-à-dire qu'on tourne les tableaux qui ont deux faces côté bourgeois ou côté Karl Marx. Les personnages ont l'impression d'être scrutés en permanence. Il y a des rires et une ligne

de tension très forte. A un moment, ils se retrouvent avec la robe de l'impératrice et ils ont très peur de se faire arrêter.

Le seul moyen d'être tranquille, c'est d'avoir un communiste dans la famille. D'où l'idée de la mère de marier sa fille à un aristocrate et d'offrir en dot son fils qui serait communiste.

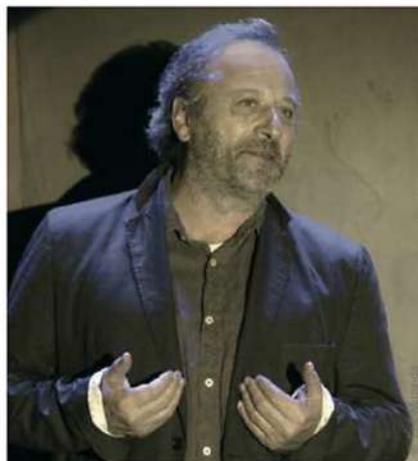
On a l'impression que c'est elle qui se marie. C'est une ancienne petite bourgeoise commerçante, ruinée par le régime communiste et qui cherche à se sauver en en-

trant dans l'aristocratie. Elle a arrangé le mariage de sa fille avec quelqu'un de très riche. Tellement riche, que depuis la révolution, il n'est jamais arrivé à se ruiner. Et en échange elle lui apporte en dot son fils, dont elle affirme qu'il est communiste. Le pseudo mandat du fils est plus important que tout.

Vous dites avoir toujours voulu monter *Le Mandat* après *Le Suicidé*. Pourquoi avoir attendu plus de dix ans ?

Ce sont des pièces de troupe. Je travaille en troupe depuis longtemps, mais il fallait avoir les actrices et les acteurs pour ça. Et là, il y a des nouveaux qui nous ont rejoints, des jeunes que j'ai pu rencontrer dans des écoles ou pendant des stages. Je travaille aussi en famille et pourtant, on vient d'endroits différents puisque notre fils est danseur et circassien, et notre fille dessinatrice.

Propos recueillis par  
Hélène Chevrier



■ *Le Mandat*, de Nikolaï Erdman, traduction André Markowicz, mise en scène Patrick Pineau. du 6 au 16/03 aux Célestins 4 rue Charles Dullin 69002 Lyon, 04 72 77 40 00; du 26 au 29/03 Sénart 8-10 Allée de la Mixité 77127 Lieusaint, 01 60 34 53 60, les 2 et 3/04 Azimut 254 Av. de la Division Leclerc 92290 Châtenay-Malabry, 01 41 87 20 84, les 9 et 10/04 La Comète, 5 Rue des Fripiers 51000 Châlons-en-Champagne, 03 26 69 50 99, du 18/04 au 5/05 La Tempête - Vincennes 75012 Paris, 01 43 28 36 36

**PRESSE INTERNET**



# Le Mandat, de Nicolai Erdman, au Théâtre de La Tempête

Après la révolution bolchévique, deux familles marient leur progéniture pour gagner les faveurs du parti... Une satire burlesque et féroce des compromissions humaines.

18/4/2024 - 5/5/2024

Théâtre de La Tempête

## Le Mandat au Théâtre de la Tempête : une satire drôle et féroce

- Entre vaudeville et théâtre de l'absurde, un spectacle mené tambour battant
- Le théâtre subversif de Nicolai Erdman
- Patrick Pineau et sa bande d'acteurs de haut vol

### L'intrigue

En Russie, sept ans après la révolution bolchévique, deux familles tentent de maintenir coûte que coûte leur place dans une société en plein chambardement. D'un côté, les **Goulatchkine** à l'esprit petit-bourgeois, de l'autre les **Smetanitch** nostalgiques de l'ancien régime. Une seule solution pour survivre dans ce monde où ils n'ont plus leur place : le mariage du fils **Smetanitch** avec la fille **Goulatchkine** dont le frère **Pavel Sergueïevitch** est chargé d'entrer au parti. Il pourra ainsi obtenir le précieux mandat censé assurer la sécurité des deux familles. Situations ubuesques et quiproquos vont alors s'enchaîner avec une énergie folle pour mieux dénoncer les deux sociétés qui s'affrontent sur fond de mépris de la population : le conservatisme de l'ordre ancien et la petite-bourgeoisie post-révolutionnaire.

## Le théâtre subversif de Nicolai Erdman

Créé en 1925 à Moscou, la première pièce de **Nicolai Erdman** (1900-1970) use des extravagances de la farce pour raconter le bouleversement d'un monde. Sa force tragicomique lui vaut les foudres des autorités soviétiques qui l'interdisent en 1930. **Nicolai Erdman** sera arrêté et mis au ban de la scène culturelle. La pièce ne sera jamais éditée de son vivant. Elle connaîtra les « gels » et « dégels » politiques de l'URSS, avant de paraître dans une publication russe en 1987.

*" La pièce la plus drôle de tout le répertoire russe. " André Markowicz, traducteur*

## Patrick Pineau et sa joyeuse troupe

**Patrick Pineau** dirige une troupe de treize acteurs impeccables pour porter le tragicomique à son comble et mieux mettre en pièces, par un rire ravageur, les travers d'une société à bout de souffle. On retrouve les fondements de la pièce : une galerie de personnages gratinés, des situations cocasses et un sens inouï du rythme et de la satire.

**Patrick Pineau** mise en scène

**André Markowicz** traduction

Avec **François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Nadine Moret, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Yasmine Modestine, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe Levêque, Virgile Leclaire, Arthur Orcier, Patrick Pineau**

Théâtre de La Tempête

La Cartoucherie - Route du Champ de Manœuvre 75012 Paris

Du mardi au samedi à 20 h, dimanche à 16 h - Durée : 2 h 15



Photos Simon Gosselin



JBL

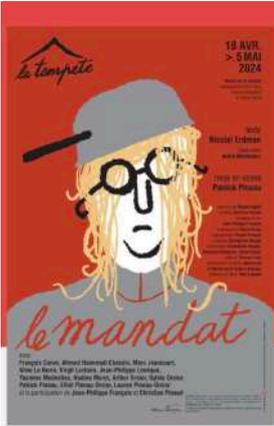
ubuapite Au Théâtre de La Tempête, « Le Mandat » de Nicolai Erdman 'cartonne' dans la mise en scène de Patrick Pineau. Cet enthousiasme du public, on le partage entièrement. C'est un beau travail de troupe. Patrick Pineau, qui avait déjà monté « le Suicidé », la seconde et dernière pièce de Nicolai Erdman, a su rendre très claire, très actuelle cette farce féroce (traduite par André Markowicz) qui se situe à Moscou sept ans après la Révolution d'Octobre et la fin du tsarisme. Les bolcheviks ont pris le pouvoir. Dans une société en pleine mutation, c'est le règne de la terreur, de la délation à tout-va, avec la peur d'être arrêté par la milice. Erdman imagine deux familles de petits-bourgeois, attachées aux valeurs conservatrices et religieuses de la vieille Russie qui survivent dans la République des Soviets en se débrouillant comme elles peuvent, c'est-à-dire en faisant semblant d'être dans le « bon » camp. C'est sûr, leur salut ne peut être que dans l'obtention d'une carte du parti ! Il s'ensuit une succession de gags, de quiproquos, de situations burlesques. On est à la fois dans le vaudeville et la satire politique. Pour cacher ses convictions religieuses, on accroche aux murs des tableaux à double face. On cache la robe d'une princesse dans une malle d'osier qu'on trimbalie d'une maison à l'autre... Saluons la scénographie de Sylvie Orcier qui permet, de façon efficace et ingénieuse, l'enchaînement rapide des scènes. Aucun temps mort. Les répliques fusent. On se tire dessus. On complote. On joue de la musique. On chante. Nicolai Erdman a imaginé une galerie de personnages tous plus loufoques et truculents les uns que les autres, mais si proches de nous. Et, les interprètes réunis par Patrick Pineau sont formidables. Il y a la mère de famille prête à sacrifier, c'est à dire à 'encarter' son fils pour marier sa fille. Le locataire qui garde sur sa tête une casserole de vermicelles comme preuve des mauvais agissements de sa logeuse. L'homme d'affaires qui parie sur le retour des tsars et la remontée de la bourse. C.B. Photo © Simon Gosselin - La Tempête, Cartoucherie 75012 Paris Tel.: 0143283636 (Jusqu'au 5 mai 2024)

7 sem



Aimé par p.lopress et 5 autres personnes

30 avril



**18 AVRIL > 5 MAI 2024**

**LE MANDAT**

Splendeurs et misères des ouvriers

De Nicolas Erdman  
Traduction : André Markowicz  
Durée : 2h15

Mise en scène Patrick Pineau

Avec François Caron, Ahmed Hammadi Chassini, Marc Jeancourt, Aïna Le Berre, Virgil Leclaire, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Patrick Pineau, Elliot Pineau-Orcier, Laureen Pineau-Orcier, Jean-Philippe François, Christian Pinaud

NOTRE RECOMMANDATION :  
★★★★★

TACS :  
Nicolas Erdman, André Markowicz, Patrick Pineau, François Caron, Ahmed Hammadi Chassini, Marc Jeancourt, Aïna Le Berre, Virgil Leclaire, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Laureen Pineau-Orcier, Jean-Philippe François, Christian Pinaud, Théâtre de la Tempête

VU par CHARLES-ÉDOUARD AUBRY  
Le 29 avril 2024

**INFOS & RÉSERVATION**  
La Tempête - La Cartoucherie  
Route du Champ de Manoeuvre  
75012 PARIS  
Tél : 01 43 28 36 36  
<http://la-tempete.fr>

Du 18 avril au 5 mai, du mardi au samedi à 20h et le dimanche à 16h

## THÈME

- Dans les années 1920, la Russie, bouleversée par la révolution bolchévique, est une société en pleine mutation. Dans ce cataclysme, deux familles tentent de survivre et de conserver leur place : les Goulatchkine, à l'esprit petit-bourgeois postrévolutionnaire, et les Smétanitch, nostalgiques de l'ordre ancien.
- Une seule solution pour survivre dans ce monde où ils n'ont plus leur place : marier la fille Smétanovitch au fils Goulatchkine, chargé d'entrer au Parti pour obtenir le "mandat" qui assurera la sécurité des deux familles.
- S'ensuit une cavalcade de quiproquos et de retournements de situations, de faux-semblants et de certitudes battues en brèche qui créent un désordre inimaginable.

## POINTS FORTS

- L'auteur réussit à merveille à exprimer dans cette comédie le malaise et le désarroi dans lesquels se débattent ses personnages. Il y a du Gogol dans cette satire puissante qui les plonge dans la tourmente. Ici tout est faux et irréel, grotesque et imprévisible. La farce fait la part belle à l'absurde autant qu'à la sincérité des hommes et des femmes qui la jouent comme si leur vie en dépendait.
- La mise en scène de Patrick Pineau illustre à merveille l'aspect subversif du texte de Nicolas Erdman et ses préjugés de classe avec la force comique d'une œuvre qui sera interdite par la censure : dans un tourbillon burlesque, les personnages s'agitent et se démènent comme de beaux diables pour s'assurer un avenir dans un monde où ils ont perdu tous leurs repères.
- Patrick Pineau travaille avec sa compagnie *Pipo* depuis plus de trente ans. Autour de lui, treize comédiens ne s'en donnent à cœur joie, avec une incroyable générosité. Sans jamais tomber dans le cabotinage d'un théâtre de boulevard mais avec justesse et une précision d'orfèvres, chacun joue une partition collective et jubilatoire.

## QUELQUES RÉSERVES

- Pas de réserve.

## ENCORE UN MOT...

- On peut apprécier la pièce pour sa double lecture : un portrait à charge de la bourgeoisie tournée en ridicule, et la représentation glaçante d'un totalitarisme grandissant.
- En traitant avec la même sincérité bourgeois et révolutionnaires, le dramaturge les renvoie dos à dos avec la même verve décapante.

## UNE PHRASE

Pavel Serguéievitch : « Mais ma gentille maman, ça se fait de donner en dot un communiste ? »

Nadejda Pétrovna : Si on le prend bien sûr, ça ne se fait pas mais si, pour ainsi dire, on le prend chez soi, à la maison, personne ne peut l'interdire. »

## L'AUTEUR

- **Nicolas Erdman** (Nikolaï Robertovitch Erdman) est né à Moscou le 16 novembre et mort le 19 août 1970 dans la même ville.
- *Le mandat*, sa première œuvre, est créée en 1925, à Moscou, dans la mise en scène de Vsevolod Meyerhold. Elle y est jouée 350 fois, puis dans plusieurs grandes villes et à Berlin en 1927. Elle est interdite par les autorités soviétiques en 1930 et connaîtra les « gels » et « dégels » politiques de l'URSS, avant de paraître dans une publication russe en 1987.
- Sa seconde pièce, *Le Suicidé*, est reportée puis interdite.
- Après la Seconde Guerre mondiale, il continue à écrire des scénarios, une trentaine au total, et reçoit le prix Staline en 1951 !

A Paris, Théâtre de la Tempête jusqu'au 5 mai 2024

## LE MANDAT DE NICOLAÏ ERDMAN

Une satire joyeusement assassine

Publié par Corinne Denailles | 28 avril | Critiques | Théâtre | 0 | [W](#) [W](#) [W](#) [W](#)

photo Simon Gosselin

Nicolaï Erdman, dramaturge russe né au tournant du XXe siècle, est l'auteur de seulement deux pièces, *Le Mandat* (1924) créé par Meyerhold en 1925 et *Le Suicidé* (1928). Aucune n'étant au goût de la censure soviétique, les deux furent interdites malgré la réception enthousiaste du *Mandat*. *Le Suicidé* n'a été monté qu'en 1969 en Allemagne. Dépité, Erdman n'a plus écrit que des scénarios. Une bien grande perte pour le théâtre car au regard de ces deux brillantes satires on pouvait espérer une œuvre de grande qualité.

Patrick Pineau est un familier de l'univers de l'écrivain dont il a mis en scène *Le Suicidé* en 2011. Entre Gogol et Labiche, *Le Mandat* est un vaudeville politique satirique et assassin qui secoue sans ménagement communistes, bourgeois et vieilles souches du passé. Chez Labiche on s'affolait et courait dans tous les sens pour un chapeau de paille, ici, c'est pour l'obtention d'un mandat d'adhésion au parti communiste, soi-disant garantie de ne jamais être inquiétés et enjeu d'un projet de mariage entre les Smétanitch et les Goulatchkine. Selon la volonté de son père Olympe (François Caron), Valérien Smétanitch (Arthur Orcier) épousera Varvara Goulatchkine (Nadine Moret) pourvu qu'elle apporte en dot son frère Pavel (Ahmed Hammadi Chassin), réputé communiste, et donc protection assurée. Mais Pavel a menti ; il lui faut donc à tout prix trouver ce satané mandat, quoi qu'il lui en coûte car il n'a pas du tout envie d'être communiste. Chez les Goulatchkine on s'apprête à recevoir le prétendant et ses parents. On a invité des faux communistes pour faire plus vrai. Alors que Pavel et Nadejda, sa mère (Sylvie Orcier) discutaient pour savoir quels tableaux il faut accrocher au mur, ils tombent d'accord pour choisir le tableau réversible selon les circonstances, *Promenade à Copenhague/Karl Marx* et *Je crois en toi Seigneur*. Un coup de marteau maladroit envoie par terre la vaisselle du voisin, Ivan Ivanovitch Chironkine (Virgil Leclaire) qui surgit furieux, une casserole dégoulinante de vermicelles au lait sur la tête, jurant qu'il va porter plainte à la milice. Pendant ce temps Tamara (Aline Le Berre), une amie de Nadejda, dans un état d'excitation apeurée, apporte en grand secret une malle en osier dans laquelle il y aurait la robe de l'impératrice : « Cette malle contient tout ce qu'il reste de la Russie en Russie », et un revolver, au cas où, qui se retrouve sous les fesses de la cuisinière Anastasia (Lauren Pineau-Orcier) laquelle, quelques exclamations plus tard, un peu étonnée, enfle la robe impériale et passe pour la véritable impératrice saluée par des révérences obséquieuses tandis que Pavel brandissant son pseudo-mandat se sent tout à coup une âme de dictateur avant d'avouer qu'il l'a lui-même écrit. Le voisin fonce chez la milice, mais revient bredouille : « ils ne veulent pas nous arrêter ». Et Pavel de se désoler : « Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qu'il nous reste pour vivre, maman ? qu'est-ce qu'il nous reste pour vivre ? » Finalement le mariage se fera et les Goulatchkine viendront s'installer avec armes et bagages chez les Smétanitch. Les personnages, égarés dans un monde qu'ils ne comprennent plus, sont cruellement drôles dans leur désarroi, leurs petites lâchetés, leurs pauvres mensonges et leur infinie bêtise. La scénographie de Sylvie Orcier joue sur deux tonalités opposées : un appartement bourgeois chargé d'objets et très coloré laisse place à un espace abstrait sombre, censé représenter la maison des Smétanitch, qui au fond symbolise un no man's land où tous les repères se sont dissouts. Tous sont effrayés par les tressautements de l'Histoire et entraînés dans le même tourbillon d'un sauve-qui-peut général.

Il ressort du texte d'Erdman, de la mise en scène de Patrick Pineau et du jeu des acteurs une véritable jubilation, un parti-pris joyeux qui rehausse l'humour et la satire.

**Le Mandat.** Texte, Nicolaï Erdman. Traduction, André Markowicz. Mise en scène, Patrick Pineau. Avec François Caron, Ahmed Hammadi Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclaire, Jean-Philippe Lévêque, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Patrick Pineau, Elliot Pineau-Orcier, Lauren Pineau-Orcier ; avec la participation de Jean-Philippe François musicien et Christian Pinaud. Dramaturgie, Magali Rigai. Lumières, Christian Pinaud. Musique et son, Jean-Philippe François. Scénographie, Sylvie Orcier. Régie générale, Florent Fouquet. Costumes, Gwendoline Bouget. Accessoires, Gwendoline Bouget, Sylvie Orcier, Giuseppe Pellegrino. Tableaux, Renaud Léon. Construction du décor, ateliers de la Maison de la Culture Bourges. Peinture du décor, Yann Launais. A Paris, Théâtre de la Tempête jusqu'au 5 mai 2024.

[www.la-tempete.fr](http://www.la-tempete.fr)

© Simon Gosselin



Emily Truchon / Avril 2024

## Le Mandat

Texte : Nicolaï Erdman

Mise en scène : Patrick Pineau

Après avoir monté, il y a quelques années "Le Suicidé" de Nicolaï Erdman, Patrick Pineau retrouve l'univers de cet auteur russe en mettant en scène "Le Mandat", une pièce écrite dans l'Union Soviétique de 1924. Mise en scène par Meyerhold en 1925, la pièce fut jouée plus de 350 fois puis interdite. Reprise après la mort de Staline en 1956, le texte sera édité, à la chute du régime socialiste, après la mort de son auteur .



Photo: Sémir Goussip

## Sept ans après la mort du tsar: la Russie Soviétique

Depuis sept ans, le tsar de Russie et sa famille ont été assassinés. La République Soviétique a pris la place de la Russie impériale. Mais comment trouver sa place dans cette société en mutation et surtout comment survivre dans un monde où il est si difficile de se situer ? se demandent les Goulatchkine et les Smetanitch. Une solution et une seule existe pour la mère Goulatchkine: marier son fils Pavel Sergueïevitch avec la fille Smetanicht ! Si Pavel Sergueïevitch obtient un mandat du parti communiste, la sécurité des deux familles est assurée...Rien n'est moins sûr car comment se comporter face au conservatisme de l'ordre ancien des uns et à la petite-bourgeoisie montante post-révolutionnaire des autres ? La course folle est lancée. Quiproquos, situations délirantes peuvent s'enchaîner et nous embarquer à leur suite !...



Photo: Sémir Goussip

## Dans la fourmière des conventions à dépasser

Face aux surveillances en cours dans la Russie socialiste en construction à cette époque, un personnage affirme dans la pièce *"ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire"*, histoire de souligner la surveillance permanente mise en place par le nouveau régime. Mais il faut bien vivre se disent et s'encouragent les uns et les autres !

Chez les Goulatchkine. La première scène débute par un clou planté dans un mur pour accrocher un tableau. Par inadvertance, les coups de marteau provoquent chez le voisin, la chute d'une casserole de vermicelles au lait qui tombe et colle sur sa tête les pâtes qui y cuisaient. Le voisin en fera un couvre-chef permanent pour affirmer son désaccord et ses revendications. Face à des situations de plus en plus comiques, parfois entrecoupées de musique, surgit le monde des petites gens auxquels cette famille anciennement aisée se trouve désormais confrontée dans sa propre maison. La première partie de la pièce se déroule dans le petit appartement surchargé, mais sécurisant des

Goulatchkine. Les cadres suspendus au mur de la pièce principale constituent les références sociales et religieuses de la famille. Il faut cependant se méfier et tout prévoir. En cas de visite d'un membre du Parti Communiste. Retourner, le tableau de La nuit à Copenhague ou celui de l'image du Christ, devenus politiquement incorrects et les remplacer par le portrait de Marx fixé au dos de ces tableaux.

Chaque problème trouve sa solution ! Dans la seconde partie de la pièce, l'atmosphère chaleureuse et inventive de l'appartement des Goulatchkine est remplacée par l'espace désert de la maison des Smétanitch, à l'image du monde perdu de la Russie des tsars, vaste et vide !



Photo: Simon Drapeau

## Une mise en scène déjantée

Le caractère subversif de la mise en scène de Patrick Pineau souligne le comique des situations dans lesquelles se glissent l'incertitude du monde nouveau en gestation. Ce parti pris, tenu du début à la fin du spectacle est soutenu par une scénographie inventive qui s'adapte au déséquilibre de chaque situation. La mise en scène, le jeu plein d'imagination et le comique de la troupe des quatorze musiciens et comédiens, soutiennent ces choix de la mise en scène. Au centre de l'action, Nadine Moret, dans le rôle de Varvara, imagine tous les stratagèmes pour parvenir à un mariage de rêve. Sylvie Orcier, dans le rôle de la mère réinvente les stratégies du mariage arrangé sans oublier Ahmed Hammadi Chassin qui, entre ces deux fins stratèges féminins, est un fils et un frère bien maladroite. De situations grotesques en événements de plus en plus loufoques, se profile un monde en train de changer: la nouvelle Russie socialiste. S'en sortir, pour chacun, revient à penser l'état du monde comme un déséquilibre à négocier en permanence. Résoudre chaque situation par des pirouettes de plus en plus risquées même lorsque les menaces de dénonciations, les difficultés matérielles se révèlent de plus en plus ingérables et inquiétantes.

La crainte d'y rester ou l'espoir d'en sortir se posent à égalité. Mais, le mandat du Parti sauve-t-il de toutes les situations ? Est-il même réel ? Les questions sont sérieuses, mais pour Erdman avoir le droit d'en rire est une façon de casser l'esprit pontifiant des politiques et les inquiétudes du quotidien incertain. On rit beaucoup des quiproquos et de toutes les solutions imaginées pour se sortir de situations parfois totalement loufoques, mais cela ne cache pas l'inquiétude, la folie d'un monde qui en est le terrain sous-jacent. Un monde qui n'est pas sans évoquer les folies et les attermoissements de la Russie actuelle. Cependant selon Erdman, l'espoir existe car *"Il n'y a pas un état au monde où l'on permette de noyer les gens dans le vermicelle au lait"* !



## Le Mandat

**Texte :** Nicolai Erdman

**Mise en scène :** Patrick Pineau

**Traduction :** André Markowicz

**Avec:** François Caron , Ahmed Hammadi Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclair, Jean-Philippe Levêque, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Lauren Pineau-Orcier , Patrick Pineau

et la participation de Christian Pinaud et Jean- Philippe François

- Dramaturgie : Magali Rigail
- Costumes : Gwendoline Bouget
- Scénographie : Sylvie Orcier
- Création lumières : Christian Pinaud
- Création sonore : Jean-Philippe François
- Construction décors : Maison de la Culture de Bourges
- Peinture décors : Yann Launais Toiles peintes par Léon Renaud

Durée estimée : 2 h 15

Théâtre de la Tempête – 75 012 Paris

Du jeudi 18 avril au dimanche 5 mai 2024 (relâche les lundis 22 et 29 avril)

## Entre farce et drame, le suspense

Jusqu'au 05/05, au théâtre de La Tempête (75), **se jouent *Le mandat* et *Corde.raide***. De la pièce de Nicolaï Erdman mise en scène par Patrick Pineau à celle de Debbie Tucker Green montée par Cédric Gourmelon, un même suspense : avec force humour pour le vaudeville soviétique des années 20, avec lourde angoisse pour le huis-clos contemporain. Deux spectacles d'une puissance convaincante.



Moscou, au lendemain de la révolution bolchévique ! Dans l'appartement petit-bourgeois de la famille Goulatchkine, c'est la débâcle et la consternation : tsar et ordre ancien sont à terre, **la seule issue en perspective ? Brandir sa carte du parti communiste soviétique, [Le mandat](#)** ! Si le fils Pavel l'obtient, sa sœur pourra convoler en justes noces avec le fils des voisins, des

# Chantiers de culture

suppôts fortunés de l'ancien pouvoir, avenir et tranquillité des deux maisonnées sont assurés. Alors, il faut s'organiser en accrochant au mur des tableaux à message interchangeable, sur une face un paysage hollandais et de l'autre le portrait de Marx, un autre avec le visage du Christ pour amadouer un pope de passage... **En un mot, il faut donner le change, miser sur le double langage pour amadouer les apparatchiks** et ne pas contrarier les nostalgiques de l'ancien régime. C'est sans compter sur l'ire du voisin de palier, sa casserole de vermicelles sur la tête, fatigué de leurs turpitudes et fermement décidé à les dénoncer à la milice du quartier... Suspens garanti, le fameux mandat comme nouveau graal !



Lors de sa création, jouée plus de 350 fois en 1925, la pièce subversive de Nicolaï Erdman connut un immense succès. **Avant que Staline n'y mette son grain de sel, interdise son autre pièce [Le suicidé](#) et condamne l'auteur au silence : du Feydeau à dimension politique !** Dans la version d'André Markowicz, l'œuvre explose d'irrévérence sociale, brocardant autant la

# Chantiers de culture

bourgeoisie agonisante que le totalitarisme naissant. De l'allumage à l'extinction des projecteurs, **sous son humour ravageur une peinture de grande intelligence pour interroger nos sociétés**, d'hier à aujourd'hui, où d'aucuns usent d'un discours mielleux pour mieux assouvir leurs appétits personnels. Conduite par Patrick Pineau, une troupe de haute voltige qui emporte le public dans une sarabande effrénée de coups de théâtre à répétition.



Si le suspens demeure, le décor est tout autre en la salle Copi de la Tempête : un lieu d'accueil à la blancheur cadavérique, froide et impersonnelle ! Une table, une fontaine à eau et quelques chaises... En cet endroit énigmatique, deux fonctionnaires (administratifs, judiciaires, policiers, pénitentiaires ?) reçoivent une jeune femme, noire et mutique. Ils ont été formés, ils doivent conduire leur entretien avec tact et douceur. **Aux premiers propos échangés, l'évidence s'impose, la situation est grave, les décisions à prendre d'une importance capitale.** Très vite, la situation dérape. Voulant bien faire et

# Chantiers de culture

surtout bien dire, ils s'enferment rapidement dans un propos infantilisant, des interrogations faussement doucereuses et convenues qui ont le don de provoquer la colère de leur interlocutrice. **Sur la [Corde.raide](#), le titre est bien choisi, tant le dialogue est piégé, à la limite de la rupture...** Au final de la pièce, dont nous ne dirons mot, il s'impose avec une redoutable et imparable évidence.



La pièce de l'auteure anglaise, qui exige les minuscules à l'écriture de son nom, se révèle d'une évidente efficacité. **Mêlant l'humour noir qui s'invite à la manière dont les deux agents s'empêtrent dans la conduite de l'entretien au tragique** que le corps, gestes et voix de la femme convoquée, leur renvoie en pleine face... L'angoisse envahit l'espace, tant la fragilité de l'une contraste avec le ridicule des deux autres, le rire du spectateur s'impose en vue de rompre le cauchemar, la série noire ! **Un huis clos poignant, prégnant, servi par un imposant trio de comédiens que Cédric Gourmelon guide avec tact** en cette société aseptisée. Si d'aucuns ont osé tirer sur le pianiste en des temps pas si reculés, il importe désormais de ne pas trop tirer sur la corde !  
**Yonnel Liégeois**

# Chantiers de culture

---

Le mandat, Nicolaï Erdman et Patrick Pineau : du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 16h. Corde.raide, Debbie Tucker Green et Cédric Gourmelon : du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h30. Théâtre de La Tempête, la Cartoucherie, route du Champ de manœuvre, 75012 Paris (Tél. : 01.43.28.36.36).



## Patrick Pineau emballe la pièce de Nicolaï Erdman dans un rythme échevelé. Une réussite totale

Créée il y a cent ans à Moscou par Meyerhold, la pièce de Nicolaï Erdman (1900-1970) ne sera plus jouée avec l'avancée du stalinisme. Quant à la seconde pièce de l'auteur, *Le Suicidé*, elle ne sera jamais jouée de son vivant et Erdman sera condamné à l'exil. A son retour à Moscou, en 1949, il n'écrira plus pour le théâtre. Après *Le Suicidé*, qu'il a mise en scène en 2011, Patrick Pineau retrouve l'auteur russe et sa mécanique comique terriblement efficace. Dans un décor où chaque espace est mesuré, appartement communautaire oblige, s'agit une famille, les Goulatchkine, jouant sa survie sociale. La mère, affolée, craint les dénonciations, et envisage de marier sa fille avec le fils d'un conservateur qui réclame, en dot, un élément communiste dans la famille ! Comment le frère de la jeune fille va-t-il pouvoir obtenir un « mandat » prouvant son appartenance au Parti ? Tel est l'enjeu de la comédie qui multiplie les ressorts. Ajoutez à cela un voisin locataire furieux d'avoir reçu sur la tête une casserole remplie de vermicelle au lait et demandant réparation, puis l'apparition d'une malle contenant une robe de l'impératrice, autrement dit « toute la Russie », et vous avez les ingrédients d'un vaudeville à la mode russe, ou plutôt soviétique.

### Une troupe à l'unisson

La mise en scène emballe furieusement cette comédie de personnages déboussolés, en perte de repère entre deux systèmes politiques. Chez Nicolaï Erdman, la subversion puise sa force dans la satire et le comique cynique, amer, dans un enchaînement de rebondissements et de scènes cocasses et irrésistibles. La traduction de André Markowicz souligne l'humour et l'absurde des répliques. Car il faut bien rire pour ne pas pleurer devant cette humanité bête et désespérante. Chaque moment est parfaitement réglé et le rythme ne connaît aucun temps mort, servi par une interprétation au cordeau. Dans un remarquable travail de troupe, ils sont treize pour incarner les différents personnages et emballer la mécanique du rire. Tous épatants, des plus connus, comme l'énergique Sylvie Orcier, aux plus nouveaux, comme Lauren Pineau-Orcier ou Ahmed Hammadi-Chassin, mais tout le travail d'ensemble est à saluer. Du beau théâtre populaire.

Le mandat \*\*\*

Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, Paris 12<sup>e</sup>. Tél. 01 43 28 36 36. [www.la-tempete.fr](http://www.la-tempete.fr)  
Jusqu'au 5 mai.

## Le Mandat, respecté à la lettre



photo Simon Gassiot

Fidèle à la profonde nature de vaudeville qu'est *Le Mandat*, Patrick Pineau livre une mise en scène échouée pour ses retrouvailles avec Erdman. Derrière les rires en cascade, la terreur des personnages face au nouvel ordre politique est abyssale.

Rien ne ressemble plus à un Labiche que cette pièce de Nicolai Erdman. Et rien ne lui ressemble moins. *Le Mandat* a la structure des vaudevilles, ce parfait enchaînement des situations qui pousse constamment au rire avec les personnages cachés (derrière une porte, sous un tapis, dans une malle...) qui déclenchent ou achèvent des quiproquos à une folle allure. Mais *Le Mandat* a un propos bien plus ambigü et raide que celui d'une comédie de mœurs entre bourgeois de la fin XIXe. 1900 a été enjambé. Cela fait sept ans que le tsar est tombé en Russie, la Nouvelle politique économique (NEP) est enclenchée et tout l'ordre social est à terre. Les possédants n'ont plus droit de cité, la propriété est interdite et le nouvel horizon d'avoir sa carte au parti communiste, un « mandat ». Ainsi donc deux familles, l'une bourgeoise ruinée par les révolutions de 1917 et d'anciens tsaristes encore riches trouvent un arrangement : marier leurs enfants. La dot ? le frère de la future mariée qui s'engage à s'encarter au PCUS pour assurer la protection de tous dès lors qu'il aura entre les mains le fameux mandat.

### Jouer sur les apparences

Dans l'espace réduit d'un appartement communautaire, les hystéries s'enchaînent les unes aux autres tant la matriche Nadejda Goulatchkine est inquiète. Il n'y a plus aucun repère. Le follement est général, toute action prend des proportions immenses à commencer par ce voisin qui ne décolère pas que sa casserole de vermicelles au lait ait fini sur sa tête parce que Pavel, le fils Goulatchkine, donnait des coups de marteaux de l'autre côté du mur (fin) pour accrocher maladroitement des peintures. Tout est en place dans cette scène d'ouverture avec ce personnage qui sera le plus lucide d'entre tous déjouant tous les faux-semblants que Pavel entretient avec un tableau réversible : Marx d'un côté, des paysages de l'autre et une représentation religieuse pour combler les ecclésiastiques. Contenter tout le monde, ne froisser personne. Pas pour le plaisir gratuit de duper ses visiteurs mais pour survivre dans une URSS naissante dont ils ne connaissent pas encore tous les codes mais ont saisi violemment les changements.

Ce texte de Nicolai Erdman ne sera pas publié avant la perestroïka mais joué 350 fois en 1925 alors que son écriture n'a pas eu le temps de sécher tant Meyerhold réclame à ce jeune auteur né en 1900 de la lui livrer. Dans la salle, les spectateurs crient « Ah bas Staline ! » Le succès est total, l'arrêt brutal. Elle ne sera reprise qu'à la mort du dictateur. Mais elle existera tout de même plus que la seule autre pièce que fera Erdman, *Le Suicidé*, interdite avant même d'être jouée et qui vaudra à son auteur non pas la déportation comme Danil Harne ou Mandelstam mais d'être réduit à ne plus participer qu'à des scénarii de films et mourir en 1970 sans avoir produit d'autres grandes œuvres. Sur les fiches techniques du Théâtre Meyerhold (TIM) de Moscou, figurent les réactions des spectateurs et ceux-ci naient plus de 350 fois sur la durée du spectacle ! ; l'acteur incarnant Pavel deviendra célèbre du jour au lendemain. La pièce sera jouée dans de nombreuses autres villes russes, dans différentes mises en scène jusqu'en 1930 rappelle Jean-Philippe Jaccard, dans la première traduction française qu'il fait de ce texte et publié en 1998.

### Sauve qui peut

La version que monte Patrick Pineau est celle d'André Markowicz qui a enrichi son propre travail avec des scènes supplémentaires. Avec sa troupe conséquente de 13 personnes (beaucoup pour aujourd'hui, nettement moins pour l'époque de Erdman), il manie au millimètre la cadence infernale de la toune, sachant déborder dans la salle, parfois éclairée, pour établir un lien avec les musiciens – cette catégorie sociale qui ne change pas vraiment de statut en passant d'un régime à l'autre – avant que tout le monde ne soit assis ou quand le dénouement approche et que les vérités se resserrent. Le metteur en scène et surtout acteur est aussi à l'aise là qu'il est dans des formes plus modestes, au service des mots de Serge Valletti (John a dream) récemment sous les indications de sa complice de longue date Sylvie Orcier. Leurs enfants, comme dans *Black March* sont avec eux au plateau dans ce travail d'une véritable famille d'artistes bien au-delà des liens sanguins (les anciens comme Yasmine Medestine et Aline La Berre ou les plus nouveaux comme Ahmed Hammedi-Chassin en Pavel déboussolé et pilier ou Virgil Leclair, loataire des Goulatchkine).

Avec les pantomimes autour de la vraie/fausse robe de la vraie/fausse impératrice, les balbutiements de prières autour d'un électrophone qu'écrivent Erdman, les clips d'œil que rajoute Patrick Pineau via l'intervention de la régie qui lance « la lutte finale » au moment du triomphe des petits arrangements ou les amorces de pas dansés d'Anatole Smetanitch comme un avou supplémentaire de perdiction, cette adaptation du Mandat est fluide et comme pouvait l'être Un chapeau de paille d'Italie quand Georges Lavaudant dirigeait un certain... Patrick Pineau. L'acteur n'a rien perdu de cette dextérité qu'il met ici au service d'un texte infiniment sombre sous sa drôlerie. « Ils refusent de nous arrêter » dit au final Pavel. Il ne leur reste plus rien dans la vie. Erdman et Pineau font exister celles et ceux qui ont été asphyxiés par la folie du pouvoir dans une Russie « qui n'existe plus » disent-ils, à cette époque-là...

Nadja Pobel – www.sceneweb.fr

**Le Mandat**  
De Nicolai Erdman  
Mise en scène : Patrick Pineau / Compagnie Pipa  
Avec François Caron, Ahmed Hammedi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Nadine Moret, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Yasmine Medestine, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe Levêque, Virgile Leclair, Arthur Orcier, Patrick Pineau  
Traduction : André Markowicz  
Dramaturgie : Magali Rigault  
Costumes : Gwendoline Bouget  
Scénographie : Sylvie Orcier  
Création lumières : Christian Pinsud  
Création sonore : Jean-Philippe François  
Régie générale : Florent Fouque  
Production déléguée : Théâtre-Sénart, Scène nationale  
Production : Théâtre-Sénart, Scène nationale  
Coproduction : Les Céléstins, Théâtre de Lyon, Espace Des Arts – Scène nationale de Chalons-sur-Saône, Maison de la Culture de Bourges, L'Azimut – Antony / Châtigny-Malabry, Compagnie Pipa

**Durée 2h15**

*Au théâtre des Céléstins – Lyon*  
Du 6 au 16 mars 2024

*Au Théâtre-Sénart, Scène nationale*  
Du 26 au 29 mars 2024

*du 2 au 4 avril 2024*  
*L'Azimut – Antony / Châtigny-Malabry*

*du 18 avril au 5 mai 2024*  
*Théâtre de la Tempête – Paris*

*dates en cours*  
*Maison de la Culture – Bourges*  
*Espace des Arts – Chalons-sur-Saône*

## Le Mandat



D'emblée *Le Mandat* intrigue. Oeuvre majeure du dramaturge soviétique Nikolai Erdman (1900-1970), datant de 1924, cette comédie connut immédiatement un fort succès en URSS. Puis, à cause de son impertinence, elle fut interdite à la fin des années 20. Au Théâtre de la Tempête Patrick Pineau met en scène ce monument de la satire politique, mettant en exergue toute sa drôlerie hystérique.



© Simon Gosselin  
*Le Mandat* - Théâtre de la Tempête

Une ex-commerçante ruinée par la révolution d'Octobre, un ancien tsariste cherchant à marier son rejeton, un jeune homme naïf, contraint à s'inscrire au Parti, une mondaine évaporée vivant dans le culte de la princesse Anastasia, un irascible voisin à l'éternelle casserole vissée sur la tête, tels sont les quelques personnages cocasses de l'univers théâtral d'Erdman. Avec *Le Mandat*, l'on plonge dans une époque flottante - les années postrévolutionnaires - où l'argent, les combines et les relations servent de religion.



© Simon Gosselin  
*Le Mandat* - Théâtre de la Tempête

L'Histoire a déjà tué symboliquement le père (**Nicolas II**, le tsar de toutes les Russies) quand la pièce de ce jeune auteur de 24 ans est jouée partout en URSS. La comédie *Le Mandat* flirte autour du politique sans jamais évoquer directement « la bête ». En effet, cette dernière semble lointaine, échappant à toute responsabilité, à toute visibilité, donc très redoutable... Les personnages du *Mandat* - obsédés par une sécurité que l'on devine illusoire - partagent la même passion douloureuse pour la débrouillardise, la survie au quotidien...



© Simon Gosselin  
*Le Mandat* - Théâtre de la Tempête

Avec *Le Mandat*, Erdman, comme Kafka ou Orwell, renifle la bête du totalitarisme. Mais avec ses propres armes : une constante dérision et un langage plus proche du cinéma que celui de la littérature traditionnelle. La farce semble si grosse, le système de pensée si absurde qu'il semble que l'auteur ait renoncé à le contrer ouvertement (il n'en sera pas moins envoyé 3 ans en déportation dans les années 30 puis assigné à résidence !).



© Simon Gosselin  
*Le Mandat* - Théâtre de la Tempête

*Le Mandat* est aussi une comédie pleine d'entrain. La mise en scène de Patrick Pineau nous convie à un véritable feu d'artifice vaudevillesque. Sur le mode de la farce, les personnages du *Mandat* slaloment sur une scène labyrinthique s'engueulant, minaudant, pris entre caprices de l'Histoire et minables combines de survie.



© Simon Gosselin  
*Le Mandat* - Théâtre de la Tempête

Le spectacle nous oriente vers un univers proche de celui du cinéma muet et de la bande dessinée. Visiblement, le metteur en scène a privilégié un mode burlesque et réaliste restituant l'esprit de l'univers de *Nicolaï Erdman*. Sans doute, *Erdman* comme *Kundera* dans son roman *La Plaisanterie* (1967) a pressenti avec *Le Mandat*, pièce visionnaire et prémonitrice, toute la férocité de l'oppression des systèmes politiques en gestation.



© Simon Gosselin  
*Le Mandat* - Théâtre de la Tempête

« Retenez-moi ou je fais arrêter toute la Russie avec ce document ! », s'exclame *Pavel* (acte II, scène 33) dans *Le Mandat*. La paranoïa sociale, les mesquineries bureaucratiques et l'instinct de survie dans les périodes troubles de l'Histoire tissent la toile de fond de ce *Mandat*. Au final, l'on recommandera la pièce pour la drôlerie incisive du texte et pour sa remarquable brochette de comédiens.

durée : 2 h 15

*Le mandat*

Texte : Nicolas Erdman

Mise en scène : Patrick Pineau

Avec François Caron, Ahmed Hammadi Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclaire, Jean-Philippe Lévêque, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Patrick Pineau, Elliot Pineau-Orcier, Lauren Pineau-Orcier et avec la participation de Jean-Philippe François et Christian Pinaud

Théâtre de la Tempête (salle Serreau)

Cartoucherie - Route du Champ-de-Manoeuvre

Paris 12e

horaires : du mardi au samedi (20 h), dimanche (16 h), relâche les lundis

jusqu'au 5 mai 2024



© Simon Gosselin  
*Le Mandat* - Théâtre de la Tempête

## « Le mandat »

Mourir de rire avec une pièce qui eut la chance d'échapper aux radars du stalinisme

22 avril 2024



À écouter et voir cette pièce on s'étonne que Nicolaï Erdman ait réussi à échapper au goulag ! Il est vrai qu'elle a été écrite en 1924, à l'aube du stalinisme, qu'elle a été adaptée par le célèbre Meyerhold et a connu un grand succès. Tel ne fut pas le sort de sa seconde pièce, écrite en 1928, *Le suicidé*, qui elle a été interdite. Après son assignation à résidence pour trois ans en 1933, Nicolaï Erdman a tiré un trait sur sa carrière de dramaturge et s'est consacré à des scénarii, étouffant à jamais ses qualités de satiriste.

*Le mandat* nous conduit en Russie sept ans après la chute du tsar, auprès de deux familles qui cherchent à s'adapter au nouveau régime tout en conservant leur place : les Goulatchkine, anciens propriétaires d'un restaurant luxueux, et les Smétanitch, nostalgiques de l'ordre ancien. Toutes deux ont pensé à une solution qui arrangerait leurs affaires, marier Valerian Smétanitch à Varvara Goulatchkine. Ainsi Nadedja Goulatchkine serait logée dans l'appartement confortable des Smétanitch qui seraient protégés par l'entrée au parti communiste de Pavel, le frère de Varvara qui obtiendrait ainsi un mandat assurant la sécurité de tous ! Pavel n'est pas bien convaincu, mais sa mère lui dit qu'en tant que cadre du parti il n'aurait rien à faire sinon rouler en limousine et donner des ordres. Reste à trouver deux ou trois prolétaires pour éblouir les Smétanitch, mais cela doit pouvoir se louer ou s'acheter avec une ou deux bouteilles de vin. Deux ou trois péripéties plus tard, incluant une malle où « réside tout ce qui reste de Russie en Russie », une domestique prise pour la Grande Duchesse Anastasia, un voisin qui veut se plaindre à la milice que les Goulatchkine aient voulu le noyer dans le vermicelle qu'il faisait cuire, on est bien sûr d'être dans un monde de fous, d'autant plus qu'à la fin la milice ne veut même plus les arrêter. Alors comme le dit Pavel « S'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre ? »

Patrick Pineau signe une mise en scène qui conserve à la pièce son caractère subversif tout en portant à son sommet la force comique des situations et des répliques. Dans le petit appartement surchargé des Goulatchkine, Pavel pose des cadres propres à répondre à toutes les situations. *La nuit à Copenhague* ou une image du Christ portent au dos des portraits de Karl Marx. Il suffit de retourner les tableaux en fonction des visiteurs. Les murs sont peu solides, un clou planté et c'est la casserole de vermicelles qui atterrit sur la tête du voisin. Dans la seconde partie l'appartement des Smétanitch est à l'image du monde perdu de la Russie des tsars, vaste et vide !

Le metteur en scène s'est entouré d'une troupe de quatorze comédiens talentueux, dont se dégage particulièrement le talent comique de Nadine Moret, en Varvara rêvant de mariage et imaginant des stratagèmes pour arriver à ses fins, de Ahmed Hammadi Chassin, en Pavel arriviste maladroit et surtout de Sylvie Orcier, qui signe la scénographie et interprète magnifiquement Nadedja Goulatchkine, la mère véritable « stratège » dans cette affaire. D'écarts en quiproquo, de malentendus en préjugés de classe, la pièce galope comme les personnages et les répliques satiriques fusent, du genre « Regarde dehors s'il tient toujours ce pouvoir soviétique. Oui ? Alors on regardera demain ! ». Rien ne résiste à l'humour ravageur de Nicolaï Erdman souligné par Patrick Pineau, pas même ce fleuron du patriotisme russe qu'est la chanson *Katioucha*. On rit beaucoup de la bêtise de ces personnages, pourtant on ne peut se retenir d'éprouver un peu d'empathie pour eux car on sent bien que c'est de la folie de ce monde, où ils ne maîtrisent plus rien, qu'ils tentent maladroitement de s'échapper.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 5 mai au Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, Route du Champ-de-Manoeuvre,  
75012 Paris – du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 16h – Réservations : 01 43 28 36 36 ou  
[www.la-tempete.fr](http://www.la-tempete.fr)

## Le Mandat, de Nicolaï Erdman, mise en scène de Patrick Pineau, au Théâtre de la Tempête, Paris

Avr 21, 2024 | Commentaires fermés sur Le Mandat, de Nicolaï Erdman, mise en scène de Patrick Pineau, au Théâtre de la Tempête, Paris



© Simon Gosselin

### fff article de Sylvie Boursier

Dieu, Marx, le tsar, maman et le Parti tourment comme des poulets sans tête dans **Le Mandat**, ça court, ça saute, ça gigote, ça fait le grand écart et ça jacasse frénétiquement, on se croirait chez Feydeau. Résumer l'intrigue équivaut à dessiner le parcours de milliers d'abeilles une fois la ruche détruite : la révolution d'octobre a bousillé, sept ans auparavant, la maison des abeilles, petits bourgeois affairistes et nobles déchus, bref tous ceux qui ont perdu leurs petites combines et leurs privilèges. De communistes on ne verra pas la couleur mais ils sont partout selon la colonie de fourmis moscovite dépassée par l'histoire. L'auteur n'épargne pas non plus les bolcheviques. Générer une paranoïa débillitante est un ressort bien connu des dictateurs pour museler le peuple.

L'argument de départ est simple, Nadejda Goulatchkine veut marier sa fille Varvara avec un homme de sa classe, la petite-bourgeoisie d'avant la révolution russe, mais la belle-famille réclame en dot un communiste, ça vous protège et vous évite le bannissement, imagine-t-elle. Nadejda va donc demander à son fils Pavel de se sacrifier, d'entrer au Parti et d'avoir ce fameux mandat, dont on ne saura rien, est-ce la carte du parti ? Mais elle n'a jamais protégé quiconque des purges. Ça commence très fort, Pavel plante un clou pour accrocher un tableau à deux faces, d'un côté figure une icône intitulée « *Je crois en Toi, Seigneur* » et, de l'autre, la tête de Karl Marx, histoire de parer à toutes les éventualités. « *Qu'est-ce que tu me suspends là ?* interroge sa mère... *Voilà, j'ai tout de suite pensé que ce n'était pas un Russe...* ». Mais en plantant ses clous, il fait sursauter le voisin qui se reçoit un bol de vermicelles au lait sur le crâne et menace de se plaindre au commissaire politique, les cloisons sont minces dans les appartements collectifs des nostalgiques du tsar. Puis tout s'emballe sur un rythme d'enfer jusqu'à l'apothéose quand les abeilles croient reconnaître leur reine (la tsarine) et là on nage en plein surréalisme, imaginez un duo Chaplin-Beckett, toute la Russie s'écroulerait de rire encore aujourd'hui si la pièce était à nouveau montée, hélas...

Patrick Pineau maîtrise la rythmique si particulière du dramaturge proche du dessin animé, il l'avait déjà montré avec sa mise en scène du *Suicidé*. Il lance ses comédiens sur une piste de grand huit et ça joue plein pot, c'est inventif, décapant, explosif. Au début on atterrit dans un intérieur étriqué, tout est confiné chez ces gens, l'âme autant que le salon. Dans ce mouchoir de poche les fourmis entrent et sortent, croient être surprises en flagrant délit d'embourgeoisement, imaginent le pire à la moindre sonnerie. La seconde partie, sur un espace sépulcral, vire à la métaphysique. Autour de Patrick Pineau, patriarche raspoutinien complètement allumé, toute la tribu imagine des lendemains qui chantent, chacun se voit en héros défenseur des Romanov ou tribun qui zigouillera la terre entière, génial Ahmed Hammadi Chassin en Pavel hystérique dès qu'il croit détenir le moindre pouvoir. Il faudrait tous les citer. Le moment où le patriarche joue au petit Napoléon avec ses soldats de plomb au bord de sa baignoire sabot rappelle la fameuse scène de la mappemonde du *Dictateur* quand Hynkel faisait tourner son globe jusqu'à l'explosion. Du grand art !

C'est tragique et pitoyable, ces russes blancs sont creux, leurs idoles interchangeable, tout juste bonnes à donner le change. Ils ont tout raté, même pas capables d'inquiéter le pouvoir soviétique conclut le dictateur en herbe dans un sursaut de lucidité « *S'ils ne veulent même plus nous arrêter, alors, comment vivre, maman, comment vivre* ». Un état omnipotent règne sur une société civile décarébrée à la devise glaçante « *ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire* », Nicolaï Erdman est un incroyable visionnaire, la bête noire de Staline. Le théâtre de la Tempête termine (presque) la saison en majesté ! Glaçant !



© Simon Gosselin

**Le mandat** de Nicolai Erdman, traduction André Markowicz

Mise en scène : Patrick Pineau

Lumières : Christian Pinaud

Musique : Jean-Philippe François

Costumes Gwendoline Bouget

Avec : François Caron, Ahmed Hammadi Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclair, Jean-Philippe Lévêque, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Patrick Pineau, Elliott Pineau-Orcier, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe François, Christian Pinaud

**Durée 2 h 15**

#### **Réservation**

T+ 01 43 28 36 36

Jusqu'au 5 mai 2024, du mardi au samedi à 20h, dimanche 16h

Tournée en cours de finalisation

#### **Théâtre de la Tempête**

Cartoucherie, route du Champ-de Manœuvre

75012 Paris

[www.la-tempete.fr](http://www.la-tempete.fr)

## Le Mandat de Nicolaï Erdman, traduction d'André Markowicz, mise en scène de Patrick Pineau

Posté dans 21 avril, 2024 dans actualités.

**Le Mandat** de Nicolaï Erdman, traduction d'André Markowicz, mise en scène de Patrick Pineau



L'auteur (1901-1970) écrit *Le Mandat* que monta le grand Vsevolod Meyerhold \*, il y a juste un siècle, puis *Le Suicidé* quatre ans plus tard, une pièce que monta aussi Patrick Pineau (voir *Le Théâtre du Blog*). Dans la lignée de Nicolas Gogol, *Le Mandat* écrit par ce jeune écrivain de vingt-trois ans était d'une virulence incroyable et cette création aux situations loufoques où s'empêtrent ses personnages, comme chez Georges Feydeau (mort trois ans avant) et aux dialogues colorés eut un grand succès. Comme l'a écrit notre amie et collaboratrice Béatrice Picon-Vallin: « Pour Meyerhold, si le public change, le théâtre est transformé. Et il l'a vraiment trouvé, ce public. Jusqu'en 1926-1927, il y a énormément de public populaire dans son théâtre de Moscou. Publié aux Solitaires Intempestifs, le texte, dit André Markowicz, mais le témoignage d'une étape de travail, dans une entreprise plus globale, et celui d'une tentative de saisir un style particulier, sans aucun équivalent dans le théâtre français. »

Avec une belle touche d'absurde, le théâtre de Nicolaï Erdman préfigure celui d'Eugène Ionesco qui commence à écrire *La Cantatrice chauve* quelque dix ans après... Et certaines répliques, on l'a souvent dit, font penser à Pierre Dac, voire à Pierre Desproges... qui disait : « Je vous le demande : en votre âme et conscience : « Sans la peine de mort, est-ce la peine de vivre. » Après un retour à une petite économie de marché, la société russe tanguait. Il y a ceux qui voient un avenir meilleur dans un communisme radical, et ceux qui n'ont pas encore vraiment coupé les liens avec l'ancien Régime...

Le spectacle fut joué plus trois cent-cinquante fois dans la mise en scène de Vsevolod Meyerhold. C'était juste après la Révolution d'Octobre et Lénine meurt cette même année 1924 et Staline évincera Trotski du gouvernement, avant de la faire assassiner au Mexique. Et il devient Secrétaire général du Comité central du Parti communiste jusqu'à sa mort en 52. La censure impitoyable va surgir et *Le Suicidé* (1928), la seconde pièce de Nicolaï Erdmann, adaptée par Vsevolod Meyerhold, sera finalement interdite. Et le grand metteur en scène que Staline ne supportait pas, arrêté en 39 et torturé, sera contraint de reconnaître sa culpabilité : trotskysme et espionnage et sera exécuté un an plus tard, comme son épouse... Quant au *Mandat*, il sera interdit en 1930 et Nicolaï Erdman, arrêté, ne verra jamais sa pièce éditée... elle le sera seulement en 87 !

Dans ce trop long mais savoureux vaudeville aux nombreux personnages, fleurissent quiproquos, malentendus et départs en catastrophe avec des dialogues aussi absurdes que cinglants. La farce commence aussitôt quand un voisin et locataire voisin, la quarantaine qui vit à côté mais dans le même appartement que les Goulatchkine, vient tout le temps reluquer la jeune fille et surveiller ce qu'ils font. Et il dit avoir reçu sur la tête la casserole de vermicelles au lait posée sur une étagère parce que Pavel, le fils des Goulatchkine, a donné des coups de marteaux sur la mince cloison pour accrocher un tableau: « Alors, Nadejda Petrovna, on a eu peur ? Vous croyez que la loi n'existe pas dans la République des soviets ? Elle existe, Nadejda Petrovna, elle existe. Il n'y a pas un État au monde où l'on permette de noyer les gens dans le vermicelle au lait. Vous croyez, Nadejda Petrovna, parce que vous faites vos prières en tête-à-tête avec un gramophone, que vous êtes intouchable ? Vous passerez en justice, maintenant, pour gramophone et contre-révolution. »

Deux familles tentent de garder leur place sociale dans un monde où leur situation économique va se trouver bouleversée. Les Goulatchkine, ces petit-bourgeois, ont vite compris l'intérêt qu'il y avait à être du côté du manche, c'est à dire dans la ligne post-révolutionnaire. Et Pavel Sergueïevitch essaye, lui, d'entrer au Parti. Il pourrait ainsi obtenir le précieux «mandat», une sorte de sauf-conduit, censé assurer la sécurité à ces familles.

La famille Smetanitch, elle, assez nostalgique de l'ordre ancien, a vu qu'il y avait une seule issue. Nadejda Petrovna Goulatchkine (Sylvie Orcier) va essayer de marier sa fille Varvara (Nadine Moret) à Valerian Stepanovitch, un jeune de famille bourgeoise, autrefois riche (Arthur Orcier). Sur fond de burlesque, l'auteur tape avec une jouissance féroce sur ces pantins pitoyables: ceux qui regrettent le régime disparu comme ceux qui prônent le nouveau, en dénonçant au passage la violence et la terreur qui règnent sur la population, toutes classes confondues. Mais comme toujours chez lui, histoire de dire que cela reste une comédie vaudeville pas très loin de Feydeau, il y a en permanence, un dialogue aussi absurde que farcesque.



© Simon Lussatrin

Ici, cela se passe d'abord dans une cuisine-salon-chambre à coucher du petit appartement des Goulatchkine (intelligente scénographie à la fois réaliste et poétique de Sylvie Orcier) aux murs peints en vert foncé, avec table et chaises aux pieds en tubes inox et siège formica des années cinquante qui ont inondé la France rurale. Il y a aussi une sorte de piano peint. Et sur le mur de face, une dizaine de tableaux à l'huile, assez chromo de paysages mais deux sont à double face, l'une avec un paysage de vallon boisé et l'autre, un portrait de Karl Marx... facilement interchangeables en cas de visite inopportune dont il faut toujours se

méfier. Il y a aussi une icône représentant le Christ en lumière, posée sur le sol comme prête à être enlevée mais qui sera ensuite raccrochée au mur. Et deux bouquets de fleurs en plastique.

Puis dans une seconde partie, le décor retourné aux murs noirs ceinture un grand espace vide avec, au centre, un grand baquet pour se baigner. Cette fois nous sommes chez les Smetanitch où le mariage du fils doit avoir lieu. Il y a confusion-mais c'est moins clair- sur l'identité de la cuisinière des Goulatchkine en robe de princesse et les Smetanitch seraient prêts à revenir à un autre régime politique.

Bref, la pièce finira dans la confusion et les deux familles y perdront. Le jeune auteur de vingt trois ans dénonce en filigrane comment le prolétariat va mettre en place, via une terreur organisée, tout un système d'ordres contradictoires à la soviétique. Impossible de tout raconter mais les renversements de situation fleurissent quand chacun ne sait plus où il est vraiment et voudrait bien avoir les faveurs du nouveau régime. Nastia, la cuisinière (Lauren Pineau-Orcier)-l'habit faisant le moine- est habillée d'une longue et belle robe et devient illico princesse. Et Pavel avec son impeccable « mandat »: un sauf-conduit administratif, va régner sur ces pauvres gens déboussolés.



©

Sans doute historiquement, cette pièce est-elle importante et Nicolai Erdman, déjà grand dramaturge, sait utiliser de façon exemplaire, tout un comique de répétition, dans les situations insolites comme celle où, dans une grosse malle en osier, une amie de la Mère vient planquer une merveilleuse robe longue de princesse mais où la cuisinière ira aussi se cacher... Nicolai Erdman, en expert des loufoqueries, fait naître toute une gestuelle souvent étonnante et des courses-poursuites. Mais cela n'est jamais facile à mettre en scène, et à jouer : il y faut une concentration et une précision de tous les instants comme dans toute œuvre de comique burlesque (voir la commedia dell'arte, Eugène Labiche, Georges Feydeau et au cinéma, Laurel et Hardy, Buster Keaton...). La mise en scène de Patrick Pineau est d'une grande précision : François Caron, Ahmed Hammadi Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclair, Philippe Levêque, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Lauren Pineau-Orcier, et Patrick Pineau lui-même, avec une impeccable diction, font leur boulot d'acteurs.

Mais cela ne fonctionne pas bien. A cause d'abord d'un texte qui nous a semblé moins clair, que celui publié dans la traduction de Jean-Pierre Jaccard aux éditions L'Age d'Homme. Et même s'il y a dans ce *Mandat* des moments très drôles, Patrick Pineau s'est planté: il fait jouer ses acteurs toujours en force, très vite avec criaileries et sur le même registre, sans la moindre plage de calme. La pièce tient du vaudeville soit mais ce *Mandat* a sans doute été écrit avec nombre de nuances dont il aurait fallu tenir compte. Peut-être aussi la pièce, maintenant centenaire, aurait-elle mérité quelques coupes et en tout cas, de ne pas subir ce traitement uniforme.

Il y a dans cette farce socio-politique, des répliques qui n'ont pas vieilli, bien mises en valeur par les interprètes: «Qu'est-ce que c'est, que cette vie ? (...) Comment vivre ici pour les honnêtes gens? »dit la mère qui n'arrive pas à s'adapter. «Louvoyez!»lui réplique cyniquement Pavel. Ou encore ce dialogue loufoque entre lui et sa mère: «Mais ma gentille maman, ça se fait, de donner en dot un communiste ? Et Nadejda Petrovna lui répond « Si on le prend dans la rue, bien sûr, ça ne se fait pas mais si, pour ainsi dire, on le prend chez soi, à la maison, personne ne peut me l'interdire. »

Les personnages assez médiocres, avides de fric et sans état d'âme, avec mensonges ou rumeurs habilement colportées, ne sont en rien sympathiques et Nicolai Erdman n'y va pas de main morte dans ce jeu de massacre! Il y a vraiment de bons effets comiques, entre autres, l'apparition de la mère dans le lit clos, ou l'arrivée de sa vieille amie venue avec une robe longue à cacher de toute urgence...

Mais la seconde partie nous a paru languette et assez vieux théâtre. Et quelle idée de faire envoyer plusieurs fois de puissants jets de fumigène derrière une toile en plastique à la fois transparente et réfléchissante, là où passent les personnages. Pour créer quelques belles images de nuages? Nous continuerons à dénoncer cette dictature du fumigène qui envahit quotidiennement les grands espaces comme celui de la Tempête mais aussi maintenant les petites salles...

Et nous avons alors eu l'impression que le texte échappait à Patrick Pineau et la fin de ce spectacle, déjà trop long, est un peu cahotante. Quelles bonnes raisons d'aller à la Cartoucherie? Peut-être pour aller découvrir cette pièce d'un auteur finalement mal connu en France, et peu jouée à cause d'une distribution importante, comme *Le Suicidé*... Et voir de bons acteurs interpréter avec plaisir, cette farce truculente qui, encore une fois, aurait mérité d'être mise en scène avec plus de nuances.

Philippe du Vignal

\*A lire: le très bon chapitre sur *Le Mandat* dans *Meyerhold*, C.N.R.S. Editions.

Spectacle vu le 17 avril. Jusqu'au 5 mai, Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes, route du Champ de manœuvre. Métro : Château de Vincennes (sortie 4) et navette gratuite pour la Cartoucherie. T. : 01 43 28 36 36.

## "Le Mandat" de Nicolai Erdman, mis en scène par Patrick Pineau, à voir à La Tempête

Vanessa Humphries  
4 avril 2024



Nous sommes en Russie, sept ans après la chute du tsar. Deux familles tentent de conserver par tous les moyens leur place dans une société en pleine mutation. D'un côté, les Goulatchkine à l'esprit petit-bourgeois post-révolutionnaire, de l'autre les Smetanitch nostalgiques de l'ordre ancien...

Une seule solution pour survivre dans ce monde où ils n'ont plus leur place : le mariage du fils Smetanitch avec la fille Goulatchkine dont le frère Pavel Sergueievitch est chargé d'entrer au parti et ainsi d'obtenir le mandat censé assurer la sécurité des deux familles.

Sur le mode burlesque, Nicolai Erdman fustige les deux régimes et dénonce la terreur à laquelle son pays est soumis. Il y a cent ans, la pièce était créée par Meyerhold à Moscou. Succès public immédiat mais trop subversif pour le régime de l'époque !

Douze ans après avoir mis en scène *Le Suicide*, Patrick Pineau poursuit son exploration de l'œuvre de Nicolai Erdman, dans une toute nouvelle traduction d'André Markowicz. À ses côtés, c'est une troupe de 13 acteurs qui promet de porter le tragicomique à son comble pour mieux mettre en pièces par un rire ravageur les travers d'une société à bout de souffle qui peine à se réinventer !

### "Le Mandat"

Auteur : De Nicolai Erdman / traduction d'André Markowicz

Metteur en scène : Patrick Pineau

Distribution : Avec François Caron, Ahmed Hammodi Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclair, Jean-Philippe Lévêque, Yasmine Modestine, Nadine Moret, Arthur Orcier, Sylvie Orcier, Patrick Pineau, Elliott Pineau-Orcier, Lauren Pineau-Orcier et avec la participation de Jean-Philippe François et Christian Pinaud

Théâtre de la Tempête  
Cartoucherie  
75012 Paris

Du mardi au samedi à 20h

Dimanche à 16h

Du 18 Avr 2024  
Au 05 Mai 2024

Tarifs :  
De 8 € à 24 €

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :  
0143283636

Durée : 2h15

[www.la-tempete.fr](http://www.la-tempete.fr)

*Le Mandat, texte de Nicolai Erdman,  
traduction André Markowicz, mise en  
scène Patrick Pineau.*



Crédit photo : Simon Gosselin.

*Le Mandat*, texte de **Nicolai Erdman**, traduction **André Markowicz**, mise en scène **Patrick Pineau**, dramaturgie **Magali Rigail**, costumes **Gwendoline Bouget**, scénographie **Sylvie Orcier**, création lumières **Christian Pinaud**, création sonore **Jean-Philippe François**. Avec **François Caron**, **Ahmed Hammadi Chassin**, **Marc Jeancourt**, **Aline Le Berre**, **Virgil Leclair**, **Philippe Levêque**, **Yasmine Modestine**, **Nadine Moret**, **Arthur Orcier**, **Sylvie Orcier**, **Elliot Pineau-Orcier**, **Lauren Pineau-Orcier**, **Patrick Pineau**.

André Markowicz, traducteur de la pièce et fin connaisseur des lettres russes, commente : « Créé à Moscou par le metteur en scène Vsévolod Meyerhold en 1925, *Le Mandat* raconte l'histoire de la disparition d'une classe sociale sous la forme d'une farce. Sa force tragi-comique lui vaut les foudres des autorités soviétiques qui l'interdisent en 1930 et Nicolai Erdman, ostracisé de la scène, sera arrêté. La pièce ne sera d'ailleurs jamais éditée de son vivant. Elle connaîtra les «gels» et «dégels» politiques de l'URSS, avant de paraître dans une publication russe en 1987. »

« Ce qui a démoli la fourmilière, c'est la botte d'un monstre qui s'appelle Octobre. **Octobre**, du jour au lendemain, a aboli la vie normale.... Une vie pas très reluisante, bien sûr (mais qui vous demande de reluire pour avoir le droit de vivre ?). Et les fourmis qui vivaient de cette vie, du jour au lendemain, doivent se fondre dans une autre, celle d'un autre monstre qu'on appelle **le Proletariat**, lequel a clairement le vent en poupe et délivre les mandats. »

« *Le Mandat* a été écrit entre 1923 et 1924, en pleine Nouvelle Politique Économique, — cette NEP décrétée par Lénine quand il a compris les ravages provoqués par l'application de la doctrine communiste, celle de l'interdiction de la propriété privée. Et il était de bon ton pour le pouvoir et les intellectuels qui le soutenaient de se moquer de cette nouvelle bourgeoisie qui avait surgi soudain et rendait au pays ne serait-ce qu'un semblant de vie économique, de vie; se moquer de la bêtise des nouveaux commerçants, de leur vulgarité, de leur avidité. *Le Mandat* ne s'en prive pas. » (André Markowicz)

Patrick Pineau a créé *Le Suicidé* du même auteur à la Carrière Boulbon en 2011 pour la 65<sup>ème</sup> édition du Festival d'Avignon, il considère *Le Mandat* de Nicolaï Erdman comme un vaudeville à la russe, un Feydeau de l'époque. Suite à la chute du tsar, deux familles – les Goulatchkine et les Smetanitch – tentent de trouver leur place dans une société en mutation. Une solution s'impose pour survivre dans un monde où ils n'ont plus leur rang: le mariage de la fille Goulatchkine avec le fils Smetanitch. Il faut à Pavel Sergueïevitch, fils et frère Goulatchkine, entrer coûte que coûte au Parti afin d'obtenir le fameux mandat censé assurer la sécurité des deux familles.

« C'est l'idée qu'il est devenu un communiste qui donne au Goulatchkine d'Erdman l'envie de fusiller la terre entière... », explique André Markowicz. Le ton est donné – rires et pétarades.

Coups de théâtre, situations improbables et quiproquos ubuesques s'enchaînent, entre farce et comédie, cris et pleurs, dans une cascade cocasse de petits événements ou micro-phénomènes qui pourraient entraîner des arrestations, des filatures, des dénonciations et la mort. Les échanges verbaux sont incohérents et les messages peu crédibles, ne serait-ce que cette malle avec la robe de tsarine, que la maîtresse de maison recèle. La satire vise ainsi deux sociétés s'affrontant dans le mépris du peuple : le conservatisme ancien et la petite bourgeoisie post-révolutionnaire.

Militant fervent d'un théâtre populaire et de troupe, Patrick Pineau convie ses fidèles compagnons – comédiens jeunes et confirmés -, emmenés par Sylvie Orcier, maîtresse des lieux fofolle et cheffe d'orchestre d'un canevas de vaudeville français à la Labiche, mêlé de Gogol à l'absurde sympha.

L'actrice, dame Goulatchkine, prie face à une icône ou bien vitupère contre le nouveau régime, se mobilisant pour sauver son fils un peu entêté et vindicatif – Ahmed Hammadi Chassin – dont le pull orange pimpant rappellerait le gilet jaune, si ce n'est une autre époque –, garçon à sa maman, et sa fille – Nadine Moret –, consciente de sa classe, et facétieuse, quand elle oeuvre à se faire belle.

Les interprètes se sont jetés dans l'aventure théâtrale insensée et saugrenue qui les dépasse et qu'ils ont plaisir à déployer aux yeux d'un public intrigué et ahuri par tant de bouffonnerie. Autour du trio central, Lauren Pineau-Orcier joue la servante de cuisine mais aussi un rôle inédit plus prestigieux. François Caron incarne le père Smetanitch de l'autre famille en lice, accompagné de son fils – Arthur Orcier. Quant aux autres acolytes, ils sont endossés par Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclair, Philippe Levêque, Yasmine Modestine, Elliot Pineau-Orcier et Patrick Pineau.

Un mur de lointain – voile transparent – laisse voir les passages des uns et des autres, avant qu'ils n'entrent en scène, surgissant à jardin sur le foyer scénique des Goulatchkine décoré selon la propagande ambiante – le lit de repos près de la table de salle à manger, avec toiles et prie-dieu.

S'invitent au repas quelques prolétaires pour les besoins de la comédie à jouer devant les instances de l'Etat, et d'abord devant un voisin malveillant et délateur en puissance. On rit franchement de toutes ces simagrées, si elles ne sévissaient pas encore aujourd'hui, là-bas.

Véronique Hotte

Spectacle vu le 26 mars et joué jusqu'au vendredi 29 mars 2024, au **Théâtre-Sénart, Scène nationale**. Les 2 et 3 avril 2024 à **L'Azimut – Antony/Châtenay-Malabry** Les 9 et 10 avril, à **La Comète – Châlons-en-Champagne**. Du jeudi 18 avril au dimanche 5 mai 2024, relâche les 22 et 29 avril, au **Théâtre de La Tempête, La Cartoucherie, 75012- Paris**.

BILLET DE BLOG 16 MARS 2024

## Patrick Pineau touche un fameux « Mandat »

L'auteur russe des années vingt soviétiques Nicolai Erdman a écrit seulement deux pièces, deux chef d'œuvres : « Le mandat » puis « Le suicidé ». Après avoir mis en scène la seconde, Patrick Pineau s'empare avec vigueur et bonheur de la première. Son « Mandat » paie comptant.



"Le mandat" © Simon Gosselin

Les employés du Théâtre de Vsevolod Meyerhold s'étaient appliqués à compter les rires lors des représentations du *Mandat* de Nicolas Erdman en 1923 : la représentation durait dans les quatre heures et on comptait autour de 350 rires. Soit plus d'un par minute. Et il y eut plus de trois cents représentations et d'autres encore dans bien des villes d'Union soviétique. C'était là une première pièce d'un jeune auteur né avec le siècle. Une comédie dans l'héritage direct de Gogol nappée un vernis soviétique.

Quelques années plus tard, Erdman écrivit une seconde pièce *Le suicidé*. La première pièce avait fait tousser la censure, celle-ci la tétanisa tant qu'elle jugea préférable de l'interdire. A trente ans Erdman avait écrit deux chefs d'œuvre du théâtre russe du XXe siècle, mais sa liberté et son imagination à jamais entravées firent qu'il n'écrivit plus d'autres pièces. Que gâchis. Il se réfugia dans l'écriture de scénarios.

Dans la formidable somme sur le cinéaste soviétique Boris Vassilievitch Barnet (rétrospective actuellement à la cinémathèque de Paris) qui vient de paraître aux éditions de l'Oeil, son auteur Bernard Eisenschitz raconte que Barnet changeait de scénariste à chaque film, le seul qui travailla plusieurs fois avec lui fut Nicolai Erdman, il est l'un des scénaristes de *La maison de la rue Troubnaïa*. Plus tard, dans les années 60, au théâtre de la Taganka, Iouri Lioubimov lui confia l'écriture de sketches pour ses spectacles. Qu'en reste-il ? Erdman est mort en 1970

Ces deux pièces exquises en endiablées sont régulièrement montées en France depuis qu'elle ont été traduites, chacune ayant bénéficié de plusieurs traductions. Pour ce qui est du *Mandat*, on en compte au moins deux. Celle établie par Philippe Jaccard accompagnée d'un commentaire de Béatrice Picon Vallin, spécialiste de Meyerhold et éditrice des écrits en quatre tomes du metteur en scène russe. Cette traduction est parue en 1999 (lire ici) aux Éditions l'Age d'homme a été établie à partir du texte initial de Nicolai Erdman que Jaccard est allé consulter à Moscou.

Plus récemment André Markowicz a publié sa propre traduction, publiée aux Éditions les Solitaires intempestifs. Celle-ci a été établie à partir de la version conservée dans les archives russes, c'est à dire la version ayant, après coupes, reçue l'agrément de la censure. Patrick Pineau qui met aujourd'hui en scène *Le Mandat* a demandé à Markowicz (avec qui il a l'habitude de travailler) de compléter sa copie à partir de la version initiale d'Erdman. Il en résulte une version hybride, elle non éditée, celle que met en scène avec entrain Patrick Pineau. Erdman propage un nuage de tendresse sur tous ces personnages gogliens tombés dans le chaudron soviétique et touillés par une grande cuillère.

Cela démarre fort. D'un côté du mur Pavel Serguievitch Goulatchkine enfonce un clou sur le mur pour accrocher une gravure à double face : d'un côté, on voit une scène de la sainte Russie « je crois en toi Seigneur » comme le souhaite Nadejda, la mère de Pavel, mais « Soirée à Copenhague » comme le veut le fils ; de l'autre côté, pas d'hésitation ni de discussion : un portrait du saint soviétique Karl Marx. L'heure est aux retournements esthétiques et idéologiques. La mère informe son fils qu'un certain monsieur Smetanich (en russe smetana veut dire crème fraîche), un commerçant prudent veut que son fils épouse Varia, la sœur de Pavel, mais, comme dot, il demande... un communiste. Alors Nadejda, bien que bonne chrétienne, demande à son fils « d'adhérer » (au Parti), le mandat, preuve de l'adhésion, leur garantissant ainsi un avenir si non radieux du moins pépère.

De l'autre côté du mur, le clou enfoncé dans la paroi déstabilise la cuisine concomitante (spectre de la *Kommunalka*) d'Ivan Ivanovitch Chironkine. Lequel se retrouve avec, renversé sur sa tête, un égouttoir rempli de vermicelles cuits aux allures de vers de terre le tout formant sur sa tête un casque durablement enfoncé. Le voisin vient donc casqué de vermicelles chez Pavel pour protester contre cette brutale intrusion dans son quotidien et de la conséquence désastreuse et tenace,

occasionnée par le coup de marteau contre le mur. « Nous ne répondons pas de votre vermicelle » proteste Nadejda. Le ton monte. A la fin de la scène Pavel lance un scud : « Silence! Je suis un communiste »

Admirable début. La suite, une cavalcade basée sur ce mensonge initial, ne l'est pas moins. La pièce devient de plus en plus folle, la satire soviétique atteint des sommets jusqu'à cette dernière réplique de Pavel aux accents tchékoviens : « Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre, maman ? Qu'est-ce qui nous reste pour vivre ? »

Entre temps, on aura suivi un autre fil conducteur de la pièce, l'histoire d'une malle qui contiendrait la robe d'Anastasia, la princesse impériale (l'une des filles du tsar Nicolas II qui aurait échappé au massacre de la famille impériale en 1918). Et c'est Nastia, la bonne des Goulatchkine, qui va enfiler la robe jusqu'à devenir ainsi l'égérie de ceux qui ont le blues des temps impériaux. Erdman joue sur tous les tableaux. Finira-t-on par trouver « un communiste d'origine ouvrière » comme l'écrit délicieusement Erdman ?

Au Festival d'Avignon 2011, Patrick Pineau avait mis en scène Le suicidé de Nikolai Erdman, dans la carrière Boulbon mais le lieu avait comme piégé le décor du spectacle. Ce n'est pas le cas avec celui du *Mandat*, un intérieur russe foutoir qui peut à peu se désagréger.

Pas d'étude psychologique approfondie : tous les personnages se définissent et se révèlent par leur façon d'agir, d'intervenir, de faire. Une action chasse l'autre. C'est vif, rapide et souvent très drôle. Quand Erdman écrit cette pièce, la Russie est en pleine effervescence, le monde russe en bascule après la mort de Lénine, la NEP et les débuts de Staline et c'est ce qu'il raconte *Le mandat*. Sur quel pied danser? Chaque individu en cache un autre, l'homme est double. Tout va très vite, les actions se croisent. Les Erdman d'aujourd'hui sont soit réfugiés à l'étranger bien que cela leur en coûte, et s'ils sont en Russie, ils se taisent publiquement ou sont en prison. Tous se souviennent de la dernière réplique de la pièce adressée par Pavel (magnifique Ahmed Hammadi Chassin) à sa mère (magnifique Sylvie Orcier), une fin qui se souvient de la fin d'*Oncle Vania* de Tchekhov en la renversant: « *Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre, maman ? Qu'est-ce qui nous reste pour vivre ?* ». En 1930, le *Mandat* est retiré des programmes des théâtres.

Patrick Pineau dirige avec vigueur un équipe de comédiens enjoués qui font troupe et où la famille Pineau-Orcier n'est pas la dernière comme autrefois dans les troupes de Théâtre ambulant. Et c'est aussi cela que retrouve Pineau à travers *le Mandat* d'Erdman, l'esprit du théâtre ambulant, la baraque de foire, le balagan cher au poète Alexandre Blok, un esprit, une façon de bouger et de créer que le pouvoir soviétique allait petit à petit étouffer. Je ne résiste au plaisir de citer cette réplique : « *Quel communiste vous faites Pavel Serguievitch ; vous n'avez même pas de document ! Un communiste sans document, ça n'existe pas !* ».

***Le mandat* a été créé au Théâtre des Célestins à Lyon, à l'affiche du 6 au 16 mars. Puis tournée : du 26 au 29 mars au théâtre de Sénart, les 2 et 3 avril à l'Azimut de Châtenay-Malabry, les 9 et 11 avril à la Comète de Châlons-en-Champagne, du 18 avril au 5 mai au Théâtre de la Tempête (Cartoucherie).**



## « Le Mandat » de Nicolaï Erdman, mise en scène de Patrick Pineau

— par Sarah Franck, pour Arts-Chipels

Théâtre

**CRITIQUE** — Dans la courte période où se referme, sur la révolution russe, l'état stalinien, un jeune auteur, dans la grande lignée de la comédie russe, « commet » une pièce sur l'absurdité des temps. Après la suivante, le Suicidé, il n'écrira plus pour le théâtre...

C'est un logement soviétique nouvelle formule qui se dévoile sous nos yeux : une pièce unique occupée – anachronisme éclairant pour dire le modeste – par une table et des chaises en formica et dotée d'une alcôve où prend place le lit. Tous ces éléments disent un espace de vie sommaire, voisinant toutefois avec un piano, vestige d'une splendeur passée. Au mur, des tableaux anodins sont pendus. Une icône du Christ est posée au sol, témoin, peut-être d'une hésitation à l'accrocher ou d'un décrochement. On découvrira bientôt qu'un autre occupant, un « locataire », a aussi élu domicile chez les Goulatchine, conformément aux directives révolutionnaires qui imposent de partager les grands appartements bourgeois.

### Le socialisme chez les petits-bourgeois

On sent bien que cette cohabitation forcée n'est pas du goût des Goulatchine, d'autant que leur locataire a le côté revanchard du prolétariat face à la bourgeoisie et exerce sur la famille une surveillance permanente et une menace de délation. Ils restent donc sur le qui-vive, attentifs au politiquement correct imposé par le temps. Aussi est-ce en secret qu'ils prient ou pendent au mur des effigies christiques ou des œuvres d'art moderne qu'il leur suffit de retourner, en cas de visite suspecte, pour laisser place à des portraits de Karl Marx. Le cadre est tracé. La pièce mettra dos à dos les tenants d'une société qui se meurt et les partisans d'un monde « nouveau », aussi peu reluisant que l'ancien, qui fera de tous, toutes tendances confondues, les dindons de la farce que définit l'intrigue.



### Des nostalgiques de l'ancien régime

Si la première partie de la pièce se déroule chez les Goulatchine, la seconde prend place au logis des parents du futur marié, les Smetanitch. Le père a imaginé ce mariage pour se donner une assise « populaire » et une introduction politique qui le mettront à l'abri d'éventuels problèmes avec les autorités. Une confusion sur le nom de la cuisinière des Goulatchine, qui a revêtu la robe de l'impératrice, fait le reste. Convaincus d'être en présence de l'impératrice, les Smetanitch retournent allègrement leur veste dans l'attente d'un renversement du régime, qui ne saurait être qu'imminent. Dans ce jeu où aucun n'est ce qu'il semble être, tous seront perdants dans ce marché de dupes où tel est pris qui croyait prendre.

### Un jeune auteur nommé Erdman...

C'est un très jeune auteur – il a vingt-trois ans – qui s'embarque avec talent et enthousiasme sur les traces des courtes farces de Tchekhov ou de Gogol et de leurs attaques sur le mode burlesque des travers petits et grands de la société. Et il n'y va pas avec le dos de la cuiller, le jeune Erdman qui critique avec la même virulence et la même ironie féroce la mainmise à l'œuvre de Staline sur le pouvoir – la pièce est écrite en 1923-1924 et Lénine meurt en janvier 1924 – et les dérives d'un pouvoir du prolétariat qui fait de la délation un outil et impose par la terreur une série de diktats absurdes – il prolongera d'ailleurs dans la même veine ses attaques avec le Suicidé, désopilante dénonciation de tendances réduites au silence qui voient dans le projet de suicide d'un jeune laissé-pour-compte une commode manière d'avoir un porte-drapeau, une pièce qui lui vaudra trois ans de « séjour » en Sibérie et la fin de sa carrière d'auteur dramatique.

### ... au pays avant-gardiste d'un metteur en scène nommé Meyerhold

Derrière son texte, c'est un metteur en scène révolutionnaire qui s'avance. Vsevolod Meyerhold est le chantre d'un théâtre où la « biomécanique » du corps de l'acteur est mise en avant, face à la méthode introspective de Stanislavski. L'acteur n'est plus là pour incarner le personnage mais pour s'en faire l'avocat ou le procureur. Le style de Meyerhold s'enracine dans les avant-gardes, le constructivisme et le futurisme, ce qui lui vaudra les foudres du régime, une fois Staline installé au pouvoir. Accusé de trotskysme et d'espionnage en 1939, arrêté et torturé, il sera exécuté en secret le 2 février 1940.



© Simon Gosselin

### La Nouvelle Politique Économique : le cadre d'une nouvelle idéologie du pouvoir

Le *Mandat* est représenté avec succès en 1925. En 1921, après l'insurrection des marins de Kronstadt, devant l'impasse du « communisme de guerre » et l'effondrement de l'économie, Lénine décide un retour limité au capitalisme de marché. C'est dans ce cadre que prennent place les personnages du *Mandat*. Durant cette période, des conceptions radicalement différentes de l'art – qui occupe alors une grande place dans la politique gouvernementale, préoccupée par l'éducation des masses – s'affrontent. Si le Proletkult prend d'abord le chemin de l'avant-garde, ses intentions sont bientôt dévoyées par le stalinisme qui l'orientera de manière exclusive et étroite vers le réalisme socialiste. En 1925, les jeux ne sont cependant pas encore faits et le champ artistique reste en partie ouvert. Avec ses 350 représentations, le *Mandat* connaît une destinée triomphale sans que la censure s'exerce, alors qu'il développe une vision critique et polémique de l'état de la société.

### Un comique grinçant qui transcende le temps

Comique de mots, de gestes, de situations, de caractère, de répétition, doubles sens et quiproquos abondent dans cette pièce où le jeu et le texte peuvent porter des messages antithétiques. Les comédiens, épatants, y barbotent avec jubilation comme poissons dans le marigot, faisant du too much mais pas trop leur ligne de survie. L'outrance est au rendez-vous avec juste ce qu'il faut de délire. Et si l'on est aujourd'hui très loin des impératifs du « communisme » à la russe, les ressorts qui mettent en mouvement la mécanique de ce petit monde demeurent d'actualité. L'esprit de lucre, l'individualisme, le chacun pour soi, l'esprit revancharde n'ont pas perdu une ride et les réseaux sociaux sont là pour nous rappeler que toute délation, tout mensonge, sont bons à prendre, et que de laisser traîner la rumeur il reste toujours quelque chose. En riant sans mesure de ce *Mandat* où la médiocrité et la menace totalitaire règnent en maître, on se rapproche aussi d'un monde que nous connaissons bien : le nôtre. Entre le rire et l'inquiétude, le pas est petit...

THÉÂTRE

## LE MANDAT. UN DOS À DOS DÉCAPANT SUR LES COMMENCEMENTS DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE.

12 MARS 2024

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Phot. © Simon Gosselin

***Dans la courte période où se referme, sur la révolution russe, l'étau stalinien, un jeune auteur, dans la grande lignée de la comédie russe, « commet » une pièce sur l'absurdité des temps. Après la suivante, le Suicidé, il n'écrira plus pour le théâtre...***

C'est un logement soviétique nouvelle formule qui se dévoile sous nos yeux : une pièce unique occupée – anachronisme éclairant pour dire le modeste – par une table et des chaises en formica et dotée d'une alcôve où prend place le lit. Tous ces éléments disent un espace de vie sommaire, voisinant toutefois avec un piano, vestige d'une splendeur passée. Au mur, des tableaux anodins sont pendus. Une icône du Christ est posée au sol, témoin, peut-être d'une hésitation à l'accrocher ou d'un décrochement. On découvrira bientôt qu'un autre occupant, un « locataire », a aussi élu domicile chez les Goulatchine, conformément aux directives révolutionnaires qui imposent de partager les grands appartements bourgeois.



Phot. © Simon Gosselin

## Le socialisme chez les petits-bourgeois

On sent bien que cette cohabitation forcée n'est pas du goût des Goulatchine, d'autant que leur locataire a le côté revanchard du prolétariat face à la bourgeoisie et exerce sur la famille une surveillance permanente et une menace de délation. Ils restent donc sur le qui-vive, attentifs au politiquement correct imposé par le temps. Aussi est-ce en secret qu'ils prient ou pendent au mur des effigies christiques ou des œuvres d'art moderne qu'il leur suffit de retourner, en cas de visite suspecte, pour laisser place à des portraits de Karl Marx. Le cadre est tracé. La pièce mettra dos à dos les tenants d'une société qui se meurt et les partisans d'un monde « nouveau », aussi peu reluisant que l'ancien, qui fera de tous, toutes tendances confondues, les dinons de la farce que définit l'intrigue.



Phot. © Simon Gosselin

## Des nostalgiques de l'ancien régime

Si la première partie de la pièce se déroule chez les Goulatchine, la seconde prend place au logis des parents du futur marié, les Smetanitch. Le père a imaginé ce mariage pour se donner une assise « populaire » et une introduction politique qui le mettront à l'abri d'éventuels problèmes avec les autorités. Une confusion sur le nom de la cuisinière des Goulatchine, qui a revêtu la robe de l'impératrice, fait le reste. Convaincus d'être en présence de l'impératrice, les Smetanitch retournent allègrement leur veste dans l'attente d'un renversement du régime, qui ne saurait être qu'imminent. Dans ce jeu où aucun n'est ce qu'il semble être, tous seront perdants dans ce marché de dupes où tel est pris qui croyait prendre.



Phot. © Simon Gosselin

### Un jeune auteur nommé Erdman...

C'est un très jeune auteur – il a vingt-trois ans – qui s'embarque avec talent et enthousiasme sur les traces des courtes farces de Tchekhov ou de Gogol et de leurs attaques sur le mode burlesque des travers petits et grands de la société. Et il n'y va pas avec le dos de la cuiller, le jeune Erdman qui critique avec la même virulence et la même ironie féroce la mainmise à l'œuvre de Staline sur le pouvoir – la pièce est écrite en 1923-1924 et Lénine meurt en janvier 1924 – et les dérives d'un pouvoir du prolétariat qui fait de la délation un outil et impose par la terreur une série de diktats absurdes – il prolongera d'ailleurs dans la même veine ses attaques avec *le Suicidé*, désopilante dénonciation de tendances réduites au silence qui voient dans le projet de suicide d'un jeune laissé-pour-compte une commode manière d'avoir un porte-drapeau, une pièce qui lui vaudra trois ans de « séjour » en Sibérie et la fin de sa carrière d'auteur dramatique.

### ... au pays avant-gardiste d'un metteur en scène nommé Meyerhold

Derrière son texte, c'est un metteur en scène révolutionnaire qui s'avance. Vsevolod Meyerhold est le chantre d'un théâtre où la « biomécanique » du corps de l'acteur est mise en avant, face à la méthode introspective de Stanislavski. L'acteur n'est plus là pour incarner le personnage mais pour s'en faire l'avocat ou le procureur. Le style de Meyerhold s'enracine dans les avant-gardes, le constructivisme et le futurisme, ce qui lui vaudra les foudres du régime, une fois Staline installé au pouvoir. Accusé de trotskysme et d'espionnage en 1939, arrêté et torturé, il sera exécuté en secret le 2 février 1940.



Phot. © Simon Gosselin

### La Nouvelle Politique Économique : le cadre d'une nouvelle idéologie du pouvoir

*Le Mandat* est représenté avec succès en 1925. En 1921, après l'insurrection des marins de Kronstadt, devant l'impasse du « communisme de guerre » et l'effondrement de l'économie, Lénine décide un retour limité au capitalisme de marché. C'est dans ce cadre que prennent place les personnages du *Mandat*. Durant cette période, des conceptions radicalement différentes de l'art – qui occupe alors une grande place dans la politique gouvernementale, préoccupée par l'éducation des masses – s'affrontent. Si le Proletkult prend d'abord le chemin de l'avant-garde, ses intentions sont bientôt dévoyées par le stalinisme qui l'orientera de manière exclusive et étroite vers le réalisme socialiste. En 1925, les jeux ne sont cependant pas encore faits et le champ artistique reste en partie ouvert. Avec ses 350 représentations, *le Mandat* connaît une destinée triomphale sans que la censure s'exerce, alors qu'il développe une vision critique et polémique de l'état de la société.



Phot. © Simon Gossein

### Un comique grinçant qui transcende le temps

Comique de mots, de gestes, de situations, de caractère, de répétition, doubles sens et quiproquos abondent dans cette pièce où le jeu et le texte peuvent porter des messages antithétiques. Les comédiens, épatants, y barbotent avec jubilation comme poissons dans le marigot, faisant du *too much* mais pas trop leur ligne de survie. L'outrance est au rendez-vous avec juste ce qu'il faut de délire. Et si l'on est aujourd'hui très loin des impératifs du « communisme » à la russe, les ressorts qui mettent en mouvement la mécanique de ce petit monde demeurent d'actualité. L'esprit de lucre, l'individualisme, le chacun pour soi, l'esprit revanchard n'ont pas perdu une ride et les réseaux sociaux sont là pour nous rappeler que toute délation, tout mensonge, sont bons à prendre, et que de laisser traîner la rumeur il reste toujours quelque chose. En riant sans mesure de ce *Mandat* où la médiocrité et la menace totalitaire règnent en maître, on se rapproche aussi d'un monde que nous connaissons bien : le nôtre. Entre le rire et l'inquiétude, le pas est petit...



Phot. © Simon Gossein

**Le Mandat** de Nicolaï Erdman. Traduction **André Markowicz**

♦ Mise en scène **Patrick Pineau / Compagnie Pipo** ♦ Avec **François Caron** (Olympe Valérianovitch Smétanitch), **Ahmed Hammadi Chassin** (Pavel Serguéievitch Goulatchkine), **Marc Jeancourt** (Autonome Sigismundovitch), **Aline Le Berre** (Tamara Léopoldovna / Ariadna Pavlinovna, épouse Zarkhine), **Virgil Leclair** (Ivan Ivanovitch Chironkine, locataire des Goulatchkine), **Jean-Philippe Levêque** (Stépane Stépanovitch / Un musicien), **Yasmine Modestine** (Felitsata Gordeïevna, épouse Stépanovitch/ La musicienne), **Nadine Moret** (Varvara Serguéïevna Goulatchkine, soeur de Pavel), **Arthur Orcier** (Valerian Smétanitch, fils d'Olympe), **Sylvie Orcier** (Nadejda Petrovna Goulatchkine, mère de Pavel), **Elliot Pineau-Orcier** (Anatole Smétanitch, fils d'Olympe / Le concierge / Un musicien), **Lauren Pineau-Orcier** (Nastia, la cuisinière des Goulatchkine), **Patrick Pineau** (Zotik Frantsevitch Zarkhine, Agafange, serviteur, ancien soldat) ♦ Dramaturgie **Magali Rigail** ♦ Costumes **Gwendoline Bouget** ♦ Scénographie **Sylvie Orcier** ♦ Création lumières **Christian Pinaud** ♦ Création sonore **Jean-Philippe François** ♦ Régie générale **Florent Fouquet** ♦ **Producteur délégué** Théâtre-Sénart, Scène nationale ♦ **Producteur** Théâtre-Sénart, Scène nationale ♦ **Coproducteurs** Les Célestins, Théâtre de Lyon ; Espace Des Arts, Scène nationale de Chalon-Sur-Saône ; Maison de la Culture de Bourges ; L'Azimut / Antony - Châtenay-Malabry ; Compagnie Pipo ♦ Durée estimée 2h

TOURNÉE

- du mercredi 6 au samedi 16 mars 2024 (relâche lundi 11 mars) **Théâtre des Célestins – Lyon** [www.theatredescelestins.com](http://www.theatredescelestins.com)
- du mardi 26 au vendredi 29 mars 2024 **Théâtre-Sénart, Scène nationale**
- les mardi 2 et mercredi 3 avril 2024 **L'Azimut - Antony / Châtenay-Malabry**
- les mardi 9 et mercredi 10 avril 2024 **La Comète - Châlons-en-Champagne**
- du jeudi 18 avril au dimanche 5 mai 2024 (relâche les lundis 22 et 29 avril) **Théâtre de la Tempête – Paris**

## « Le Mandat », Nicolaï Erdman, Théâtre Des Célestins, Lyon

Mars 11, 2024 LesTroisCoups Auvergne - Rhône-Alpes, Coup De Cœur, Critique, Les Trois Coups, Théâtre



### Un monde en décomposition

Par Trina Mounier  
Les Trois Coups

C'est avec un plaisir non dissimulé que le public des Célestins a retrouvé Patrick Pineau et sa troupe de comédiens pour la création de la première pièce de Nicolaï Erdman, jeune auteur russe des années 20 au destin avorté.

On connaît mieux *Le Suicidé*, seconde et dernière pièce de l'auteur. Sans doute parce que cette dernière est vraiment achevée, alors que *Le Mandat* a longtemps été amputée de quelques scènes. Jusqu'à ce que se crée autour de Patrick Pineau une chaîne d'exégètes passionnés, parmi lesquels Michel Bataillon, collaborateur de Roger Planchon dans la décentralisation, qui a retrouvé des fragments manquants, et André Markowicz qui les a traduits sur le champ, restaurant la cohérence dramatique de la pièce et la parant d'une traduction décapante, moderne et enlevée comme il sait faire.

Il faut dire qu'un peu de cohérence n'est pas de trop, tant l'intrigue est folloissante et truffée d'invéraisemblances. Essayons pourtant d'en broser les grands traits. L'action se déroule sept ans après la révolution bolchevique. Nous voici dans un appartement petit-bourgeois avec fleurs artificielles, reproductions de tableaux, table en formica, domaine de Nadedja Petrovna Goulatchkine à qui Sylvie Orcier prête toute la richesse de sa palette de jeu.



Et il en faut ! Car cet intérieur, nous le découvrons dès la première scène, est un des nombreux masques qui tomberont dans la pièce : les tableaux ont deux faces, une pour prouver ses origines bourgeoises, l'autre peinte de portraits de Karl Marx, pour la cacher. De même le plat d'esturgeon qu'a préparé la bonne, Nastia (Lauren Pineau-Orcier), et qu'on veut servir à l'occasion du projet de mariage entre Varvara, la fille dont Nadedja aimerait bien se débarrasser, et le fils d'un ancien noble encore riche, ou supposé l'être, qui exige comme dot que la famille de la mariée comprenne un communiste. Histoire de s'offrir une couverture au cas où...

Nadedja Petrovna enjoint alors son fils Pavel de devenir communiste. Après avoir refusé à grands cris, Pavel accepte et imagine tous les avantages liés à cette position avantageuse. Mais comment obtenir le mandat, ce viatique qui certifie une origine ouvrière et pauvre ? Traversent l'appartement toute une série de personnages hauts en couleurs, tandis qu'on tente de faire état d'une chose (on est des gens fréquentables) et de son contraire (on est d'extraction ouvrière). Cette réalité les rend fous, ou les révèle tels. Elle démontre surtout que ces gens vivent dans la terreur d'une bureaucratie maniaque, d'un régime qui contrôle tout, d'autant plus dangereux que, lui aussi, est composé de menteurs, de profiteurs, etc. Cette ambiance délétère se complique aussi de l'arrivée d'une amie de Nadedja avec une immense malle en osier qu'elle ne veut surtout pas garder chez elle car elle contiendrait la robe de bal de l'ex tsarine...

## Fuite éperdue

Toute cette première partie est jouée à un rythme échevelé : ça entre, ça court, ça sort un pistolet, ça tire. C'est complètement loufoque, comme dans un vaudeville, forme d'ailleurs revendiquée par l'auteur et le metteur en scène. Pour seul exemple, citons le voisin (et locataire de Nadedja) qui apparaît coiffé d'une casserole de vermicelles dont il refuse de se séparer, car c'est une pièce à conviction de la vilénie de sa logeuse, laquelle a fait tomber ce récipient en plantant un clou dans la cloison qui les sépare... Et c'est extrêmement drôle (si, si).

Puis le décor est démonté, l'appartement disparaît au profit d'un plateau quasi nu. Seule reste la malle en osier où s'est d'abord cachée Nastia, puis dérobée par le propriétaire tsariste qui complot le retour de l'ancien régime entre deux coups de téléphone pour acheter des emprunts russes. Si le début de cette deuxième partie marque quelques lenteurs, c'est surtout dû au fait qu'on ne comprend pas du premier coup qui sont ces gens. Mais quand ils vont ouvrir la malle, pensant y trouver tout ce qu'il reste de la Russie, Nastia en sort, déguisée en tsarine et tout le monde de se prosterner... Et on repart dans une sorte de débandade au sein de laquelle chacun tente de tirer son épingle du jeu. Débarrassée du décor étouffant du petit appartement confiné, la pièce gagne en ouverture et en profondeur, au propre comme au figuré. Comme si on entrait dans la grande histoire, tout aussi irrespirable que la petite.



Il y aura encore d'autres retournements de situation, d'autres invraisemblances si justes au bout du compte : le monde n'est-il pas complètement absurde ? les hommes ne sont-ils pas prêts à tout par peur, désir de gloire, pure bêtise ou cupidité ? Le regard de Nicolai Erdman est cruel et lucide. Il est aussi sans espoir. Sans doute a-t-il raison car cette pièce lui a valu à la fois un immense succès populaire et la haine du régime.

*Le Mandat* résonne encore aujourd'hui à nos oreilles. Le public ne s'y trompe pas qui redouble de rires à l'évocation de phénomènes d'une histoire qui hoquète. La mise en scène est brillante, inventive, accélérée, portée par une troupe dont on ressent la grande cohésion, où pas un seul ne dénote. C'est un vrai bonheur d'intelligence et de générosité. Du théâtre comme on l'aime. ●

Trina Mounier

### *Le Mandat*, de Nicolai Erdman

Traduit du russe par André Markowicz

Paru chez Babelio

Mise en scène : Patrick Pineau / Compagnie Pipa

Avec : François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Nadine Moret, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Yasmine Modestine, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe Levêque, Virgile Leclair, Arthur Orcier, Patrick Pineau

Dramaturgie : Magali Rigault

Lumière : Christian Pinaud

Musique et création son : Jean-Philippe François

Scénographie : Sylvie Orcier

Tableaux : Renaud Léon

Régie générale : Florent Fouquet

Costumes et accessoires : Gwendoline Bouget, Sylvie Orcier, Giuseppe Pellegrino

Durée : 2 h 15

Théâtre des Célestins • Salle Roger Planchon • 4, rue Charles Dullin • 69002 Lyon

Du 6 au 16 mars 2024, du mardi au samedi à 20 heures, jeudi à 19 h 30, dimanche à 16 heures, relâche le lundi

Réservations : 04 78 03 30 00 ou en ligne

#### Tournée :

- Du 26 au 29 mars, Théâtre Sénart, scène nationale
- Les 2 et 3 avril, L'Azimut, à Chatenay-Malabry
- Les 9 et 10 avril, La Comète, à Châlons-en-Champagne
- Du 18 avril au 5 mai, Théâtre de la Tempête, à Paris

# Le Mandat, respecté à la lettre



photo Simon Gosselin

**Fidèle à la profonde nature de vaudeville qu'est *Le Mandat*, Patrick Pineau livre une mise en scène échevelée pour ses retrouvailles avec Erdman. Derrière les rires en cascade, la terreur des personnages face au nouvel ordre politique est abyssale.**

**Rien ne ressemble plus à un Labiche que cette pièce de Nicolaï Erdman. Et rien ne lui ressemble moins.** *Le Mandat* a la structure des vaudevilles, ce parfait enchaînement des situations qui pousse constamment au rire avec les personnages cachés (derrière une porte, sous un tapis, dans une malle...) qui déclenchent ou achèvent des quiproquos à une folle allure. Mais *Le Mandat* a un propos bien plus ambitieux et raide que celui d'une comédie de mœurs entre bourgeois de la fin XIXe. 1900 a été enjambé. Cela fait sept ans que le tsar est tombé en Russie, la Nouvelle politique économique (NEP) est enclenchée et tout l'ordre social est à terre. Les possédants n'ont plus droit de cité, la propriété est interdite et le nouvel horizon est d'avoir sa carte au parti communiste, un « mandat ». Ainsi donc deux familles, l'une bourgeoise ruinée par les révolutions de 1917 et d'anciens tsaristes encore riches trouvent un arrangement : marier leurs enfants. La dot ? le frère de la future mariée qui s'engage à s'encarter au PCUS pour assurer la protection de tous dès lors qu'il aura entre les mains le fameux mandat.

## Jouer sur les apparences

**Dans l'espace réduit d'un appartement communautaire, les hystéries s'enchaînent les unes aux autres tant la matriarche Nadejda Goulatchkine est inquiète. Il n'y a plus aucun repère.** L'affolement est général, toute action prend des proportions immenses à commencer par ce voisin qui ne décolère pas que sa casserole de vermicelles au lait ait fini sur sa tête parce que Pavel, le fils Goulatchkine, donnait des coups de marteaux de l'autre côté du mur (fin) pour accrocher maladroitement des peintures. Tout est en place dans cette scène d'ouverture avec ce personnage qui sera le plus lucide d'entre tous déjouant tous les faux-semblants que Pavel entretient avec un tableau réversible : Marx d'un côté, des paysages de l'autre et une représentation religieuse pour combler les ecclésiastiques. Contenter tout le monde, ne froisser personne. Pas pour le plaisir gratuit de duper ses visiteurs mais pour survivre dans une URSS naissante dont ils ne connaissent pas encore tous les codes mais ont saisi violemment les changements.

Ce texte de Nicolai Erdman ne sera pas publié avant la perestroïka mais joué 350 fois en 1925 alors que son écriture n'a pas eu le temps de sécher tant Meyerhold réclame à ce jeune auteur né en 1900 de la lui livrer. Dans la salle, les spectateurs crient « Ah bas Staline ! » Le succès est total, l'arrêt brutal. Elle ne sera reprise qu'à la mort du dictateur. Mais elle existera tout de même plus que la seule autre pièce que fera Erdman, Le Suicidé, interdite avant même d'être jouée et qui vaudra à son auteur non pas la déportation comme Daniil Harms ou Mandelstam mais d'être réduit à ne plus participer qu'à des scénarii de films et mourir en 1970 sans avoir produit d'autres grandes œuvres. Sur les fiches techniques du Théâtre Meyerhold (TIM) de Moscou, figurent les réactions des spectateurs et ceux-ci riaient plus de 350 fois sur la durée du spectacle ! ; l'acteur incarnant Pavel deviendra célèbre du jour au lendemain. La pièce sera jouée dans de nombreuses autres villes russes, dans différentes mises en scène jusqu'en 1930 rappelle Jean-Philippe Jaccard, dans la première traduction française qu'il fait de ce texte et publié en 1998.

## Sauve qui peut

**La version que monte Patrick Pineau est celle d'André Markowicz qui a enrichi son propre travail avec des scènes supplémentaires.**

Avec sa troupe conséquente de 13 personnes (beaucoup pour aujourd'hui, nettement moins pour l'époque de Erdman), il manie au millimètre la cadence infernale de la terreur, sachant déborder dans la salle, parfois éclairée, pour établir un lien avec les musiciens – cette catégorie sociale qui ne change pas vraiment de statut en passant d'un régime à l'autre – avant que tout le monde ne soit assis ou quand le dénouement approche et que les vérités se resserrent. Le metteur en scène et surtout acteur est aussi à l'aise là où dans des formes plus modestes, au service des mots de Serge Valletti (John a-dream) récemment sous les indications de sa complice de longue date Sylvie Orcier. Leurs enfants, comme dans Black March sont avec eux au plateau dans ce travail d'une véritable famille d'artistes bien au-delà des liens sanguins (les anciens comme Yasmine Modestine et Aline Le Berre ou les plus nouveaux comme Ahmed Hammadi-Chassin en Pavel déboussolé et pilier ou Virgil Leclair, locataire des Goulatchkine).

Avec les pantomimes autour de la vraie/fausse robe de la vraie/fausse impératrice, les balbutiements de prières autour d'un électrophone qu'écrit Erdman, les clins d'œil que rajoute Patrick Pineau via l'intervention de la régie qui lance « la lutte finale » au moment du triomphe des petits arrangements ou les amorces de pas dansés d'Anatole Smetanitch comme un aveu supplémentaire de perte, cette adaptation du Mandat est fluide et comme pouvait l'être Un chapeau de paille d'Italie quand Georges Lavaudant dirigeait un certain... Patrick Pineau. L'acteur n'a rien perdu de cette dextérité qu'il met ici au service d'un texte infiniment sombre sous sa drôlerie. « Ils refusent de nous arrêter » dit au final Pavel. Il ne leur reste plus rien dans la vie. **Erdman et Pineau font exister celles et ceux qui ont été asphyxiés par la folie du pouvoir dans une Russie « qui n'existe plus » disent-ils, à cette époque-là...**

Nadja Pobel – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

### Le Mandat

De Nicolai Erdman

Mise en scène : Patrick Pineau / Compagnie Pipó

Avec François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Nadine Moret, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Yasmine Modestine, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe Levêque, Virgile Leclair, Arthur Orcier, Patrick Pineau

Traduction : André Markowicz

Dramaturgie : Magali Rigail

Costumes : Gwendoline Bouget

Scénographie : Sylvie Orcier

Création lumières : Christian Pinaud

Création sonore : Jean-Philippe François

Régie générale : Florent Fouque

Production déléguée : Théâtre-Sénart, Scène nationale

Production : Théâtre-Sénart, Scène nationale

Coproduction : Les Célestins, Théâtre de Lyon, Espace Des Arts – Scène nationale de Chalon-Sur-Saône, Maison de la Culture de Bourges, L'Azimut – Antony / Châtenay-Malabry, Compagnie Pipó

Durée 2h15

*Au théâtre des Célestins – Lyon*

*Du 6 au 16 mars 2024*

*Au Théâtre-Sénart, Scène nationale*

*Du 26 au 29 mars 2024*

*du 2 au 4 avril 2024*

*L'Azimut – Antony / Châtenay-Malabry*

*du 18 avril au 5 mai 2024*

*Théâtre de la Tempête – Paris*

*dates en cours*

*Maison de la Culture – Bourges*

*Espace des Arts – Châlon-sur-Saône*



© Simon Gosselin

CRITIQUES

## Avec *Le Mandat*, Patrick Pineau oscille entre farce et satire

Aux Célestins - Théâtre de Lyon, le metteur en scène retrouve la plume d'Erdman dont il avait monté *Le Suicidé* en 2011.

8 mars 2024

Mettre en scène la pièce d'un auteur russe en 2024 n'a rien d'anodin, d'autant plus quand c'est une farce qui tend à rire d'un système politique et d'une société en pleine mutation. Dans *Le Mandat* de **Nicolaï Erdman**, écrit il y a tout juste cent ans, la Russie du début du XX<sup>e</sup> siècle est en train de changer de visage au moment où Staline s'installe au pouvoir. Mais au-delà des strates les plus hautes de la gouvernance soviétique, bien décidée à plier sous sa volonté un pays et son peuple, des familles sont contraintes de s'adapter pour leur propre réussite, pour leur propre survie.

Outre la lecture évidemment politique – et ô combien actuelle dans le fond – de ce texte, **Patrick Pineau** creuse dans sa création les deux grands axes tracés par **Erdman**. Dans cette traduction particulièrement dynamique signée **André Markowicz**, il donne à sa pièce des airs de légèreté derrière lesquels se développent discrètement des thématiques plus profondes. Dans ce sens, la scénographie de **Sylvie Orcier** joue elle aussi sur les deux tableaux. Nous amenant d'abord dans un décor de vaudeville comme toile de fond pour quiproquos et personnages aux traits marqués, elle nous glisse finalement dans un univers plus sombre et plus métaphorique. Ainsi se dévoile, peu à peu, ce que les apparences masquaient jusqu'alors : une lutte insidieuse pour trouver sa place dans une société changeante.

### *Cent ans plus tard, et alors ?*

Entre manipulations opportunistes et résignations, les personnages se retrouvent pris dans une spirale à laquelle ils comprennent peu de chose, si ce n'est l'absolue nécessité d'y prendre part... Mais à quel prix ? Prêts à falsifier des documents d'état pour assurer leur sécurité – le fameux *Mandat* du parti –, ils alimentent aussi leur propre réalité sans se douter qu'elle est illusoire. Ainsi s'enferment-ils dans un schéma fait de faux-semblants, où chacun cherche à tirer son épingle d'un jeu dont les règles paraissent bien opaques.



© Simon Gosselin

En confiant sa création à une distribution de troupe qui brille par son équilibre autant que par son énergie et sa justesse, **Patrick Pineau** joue délicatement sur les deux tableaux que sont la farce comique et la satire politique. Le metteur en scène propose de cette manière une pièce au rythme effréné, embarquant sans mal la salle et le plateau dans un grand ballet chaotique, comme une course ininterrompue contre le temps. Poussés dans leurs retranchements en quête de la moins pire des solutions, les personnages se confrontent peu à peu à leur impuissance face à un système plus grand qu'eux.

Dans ce *Mandat* version 2024, difficile d'occulter complètement le contexte de notre époque, ouvrant derrière les rires une lecture parfois amère. Car si les noms et les classes sociales ont évolué, les situations sont aisément transposables dans un pays gouverné par une élite qui ne cesse d'avoir le regard tourné vers le passé... À croire que depuis cent ans, il est toujours question de trouver un sens à son propre rôle dans une société qui nous dépasse.

*Peter Avondo, envoyé spécial à Lyon*

## Patrick Pineau met en scène Le mandat de Nicolai Erdman



© Vincent Descottis

En URSS, sept ans après la chute du tsar, deux familles se débattent pour conserver (ou trouver) leur place dans une société en pleine ébullition. Elles décident d'unir deux de leurs enfants, en chargeant le futur époux d'entrer au Parti communiste. Tout le monde espère qu'il pourra ainsi obtenir le fameux « mandat » susceptible d'assurer la sécurité des deux familles.

Créé en 1925 à Moscou, la première pièce de Nicolai Erdman (1900-1970) use des extravagances de la farce pour raconter le bouleversement d'un monde.

Pour le traducteur André Markowicz, Le Mandat « est la pièce la plus drôle de tout le répertoire russe ». Une pièce au sein de laquelle se côtoient bourgeois ruinés par la révolution, anciens tsaristes encore riches, communistes de façade et arrivistes de tous bords.

Investie par Patrick Pineau, cette suite de situations ubuesques prend corps à travers le théâtre vif et populaire qui fait le succès du metteur en scène. Un théâtre à hauteur d'homme et de femme qui, ici, renvoie dos à dos conservatisme de l'ordre ancien et petite bourgeoisie post-révolutionnaire.

### **Le mandat de Nicolai Erdman**

#### **Mise en scène**

**Patrick Pineau / Compagnie Pipo**

#### **Avec**

**François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Nadine Moret, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Yasmine Modestine, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe Levêque, Virgile Leclair, Arthur Orcier, Patrick Pineau**

**traduction André Markowicz / dramaturgie Magali Rigall / lumière Christian Pinaud / son Jean-Philippe François / scénographie Sylvie Orcier / régie générale Florent Fouquet / costumes et accessoires Gwendoline Bouget**

**Production: Théâtre-Sénart – Scène nationale, Compagnie Pipo**

**Production déléguée: Théâtre-Sénart – Scène nationale**

**Coproduction: Les Célestins – Théâtre de Lyon, Espace des Arts – Scène nationale de Chalon-Sur-Saône, Maison de la Culture de Bourges – Scène nationale, L'Azimut – Antony-Châtenay-Malabry, Compagnie Pipo**

**Construction décor Ateliers de la Maison de la culture Bourges – Scène nationale.**

*du mardi 5 au samedi 16 mars 2024*

*Théâtre des Célestins – Lyon*

*du mardi 26 au jeudi 28 mars 2024*

*Théâtre-Sénart, Scène nationale*

*du 2 au 4 avril 2024*

*L'Azimut – Antony / Châtenay-Malabry*

*du 18 avril au 5 mai 2024*

*Théâtre de la Tempête – Paris*

*dates en cours*

*Maison de la Culture – Bourges*

*Espace des Arts – Chalon-sur-Saône*